

JULIE DE SAINT-LAURENT

Histoire romancée

MARCEL LATOUCHE

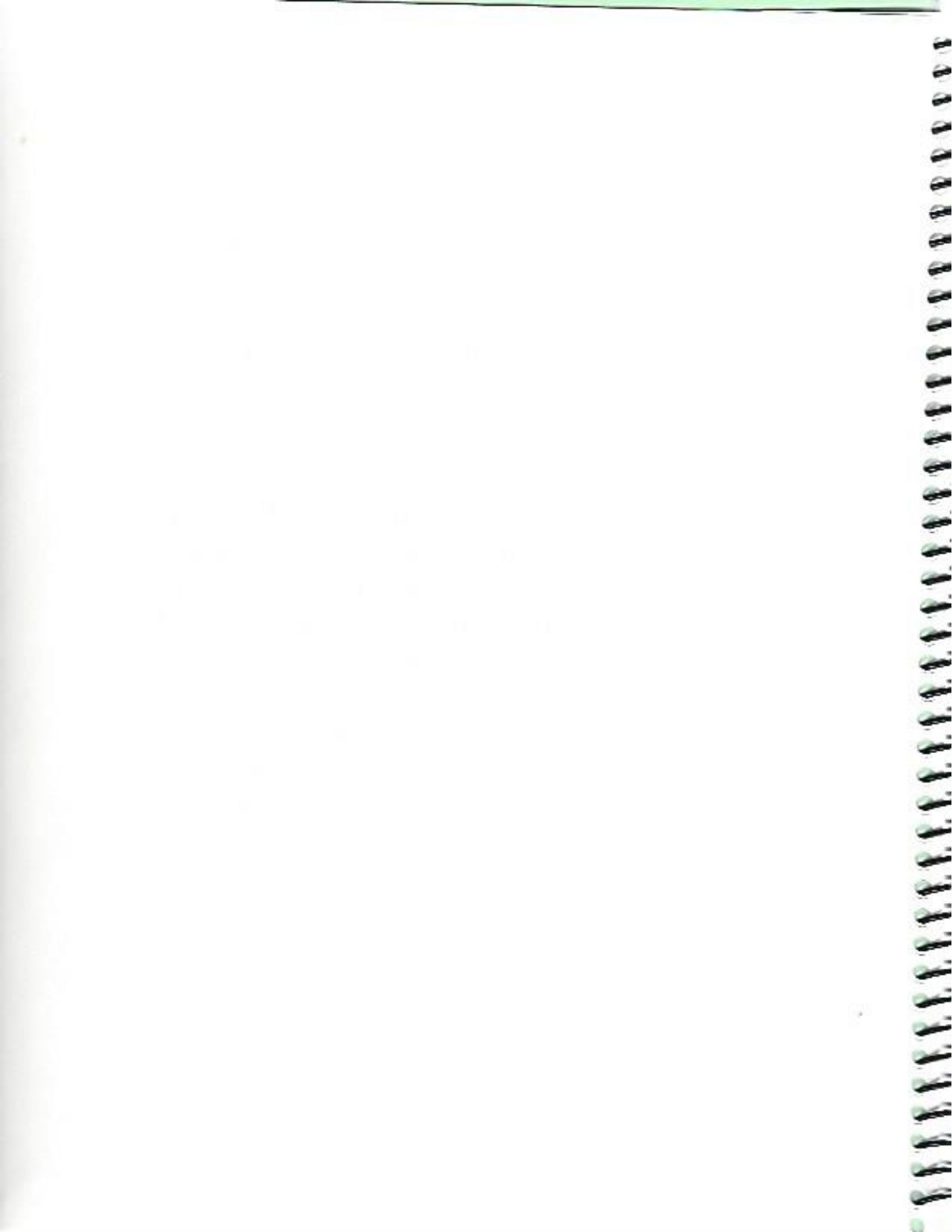
DU MÊME AUTEUR

Les Blackburn – Étude généalogique, Sainte-Foy,
juillet 1997, 285 pages – (présentement en révision)

Petite histoire de ma famille, Sainte-Foy, mai 1998,
67 pages

À Léopoldine Hudon ,
ma grand-mère qui
était une maîtresse-femme
et une merveilleuse conteuse
d' « histoires vraies »

Elle me répétait souvent:
« Quand tu es fatigué,
change d'ouvrage! Ça
repose. »



MISE EN GARDE

Les personnages de cette histoire sont réels.

Il s'agit d'abord de Julie de Saint-Laurent. Née Thérèse Bernardine Alphonsine Montgenêt, en 1760, à Besançon, selon Mollic Gillen, journaliste Australienne, ou à Saint-Laurent-sur-mer, en 1766, selon Walter S. White, écrivain québécois. Et il s'agit aussi d'Edward Augustus, 4ième fils du roi George III, né à Londres en 1767, devenu duc de Kent, en 1799 et père de la reine Victoria.

Ensemble, ils ont vécu une très belle histoire d'amour qui a duré pendant au moins vingt-sept ans. Pour les séparer, on a dressé de nombreuses embûches. Le prince a été tenu éloigné de la cour et de sa famille pendant plusieurs années. À l'époque, on l'a soumis à des déplacements répétés et dangereux et aussi à des variations de climats, au point où il y a laissé sa santé.

Au cours de leur vie amoureuse, ils auraient eu quelques enfants. Mais les conseillers du trône auraient insisté pour qu'on fasse disparaître toutes traces de ces naissances. Et pourtant!

Alors, plutôt que de laisser se perdre un travail de recherches, incomplet en raison de certaines absences, il est préférable de le présenter sous forme d'histoire romancée.

MARCEL LATOUCHE
Décembre 1999



TABLE DES MATIÈRES

COMME UNE « HISTOIRE VRAIE »	1
LA FAMILLE MONGENÊT	9
OUTRE-MANCHE	15
LA RENCONTRE	19
L'AMÉRIQUE	29
LA CORRESPONDANCE	45
LA SÉPARATION	49
LA SITUATION	55
ÉPILOGUE	63
BIBLIOGRAPHIE	67



1

COMME UNE « HISTOIRE VRAIE »

À la soixantaine avancée, à l'âge de la retraite, enfin je vais avoir beaucoup de temps à moi! Enfin je vais pouvoir m'occuper comme je veux, à mon rythme! J'ai tout mon temps mais par quoi et par où commencer? Un peu de sport, un peu de lecture, un peu de relations sociales. Oui, mais ce n'est pas très productif.

Alors, si j'étudiais la vie de mes aïeux. D'où viennent-ils? Qu'ont-ils fait dans leur vie? Comment ont-ils vécu? Au minimum, je leur dois un intérêt certain. Parce que, si je suis parvenu à un petit quelque chose, c'est bien en raison de leurs travaux et de leurs sacrifices. Mais comment fait-on? Où trouver leur histoire?

Je m'informe et j'apprends qu'il existe un endroit où sont conservés les enregistrements des actes de naissances, mariages, décès, contrats notariés etc. Il s'agit des Archives Nationales du Québec, au Pavillon Casault de l'Université Laval. L'accès à ces renseignements est gratuit, il n'y a que le stationnement à payer. Il est vaste, bien aménagé, mais peu utilisé parce que trop contraignant, en raison du temps alloué, des amendes et de la négligence du fait que les heures de recherches sont souvent

incompatibles avec un temps de stationnement très limité. Et bien qu'il s'agisse d'un inconvénient majeur, j'y vais.

Là, surprise! La plupart des documents sont enregistrés sur microfilms, et il y a sûrement quelques millions de ces microfilms. Il faut utiliser des visionneuses. Il y en a plusieurs, mais les chercheurs sont souvent plus nombreux que les appareils. Quelques-uns suivent probablement une route parallèle à la mienne. Effectivement, j'en reconnais bien quelques-uns. Patiemment, ils m'expliquent la procédure.

Il faut d'abord avoir au moins une idée générale de nos motifs d'intérêt, des personnages, des endroits et des dates. Alors, en toute politesse, je décide de commencer par les femmes, ma mère d'abord. Je sais qu'elle est née en 1884, qu'elle s'est mariée en 1914 et qu'elle est fille de Léopoldine Hudon et de Charles Henry Blackburn.

Léopoldine, c'est ma grand-mère, ainsi prénommée, en souvenir de Léopold, roi des Belges et oncle de la reine Victoria. Et quelle grand-mère! Une maîtresse femme! Elle me disait parfois : « Mon homme, quand tu es fatigué, change d'ouvrage, ça repose! ». Je me souviens aussi qu'elle racontait parfois des histoires. Vous imaginez facilement la scène:

— Grand-mère!, grand-mère! une histoire!

— Bon d'accord. Mais après, c'est dodo hein!

— Raconte l'histoire de ce prince qui était venu à Québec avec la belle madame Saint-Laurent.

— Ah! oui, celle-là, mais c'est une histoire vraie et non un conte et elle est plutôt longue.

* * *

Aujourd'hui, je suis maintenant grand-père et c'est à mon tour de raconter cette histoire du « prince et de la belle dame Saint-Laurent », pour mes enfants, petits-enfants et mes nombreux neveux et nièces. Mais alors, il faut me rafraîchir la mémoire, faire

des recherches, redécouvrir ce que j'ai oublié et compléter le tout par de nombreuses lectures. Ces recherches ont été beaucoup plus longues que prévu. Il a fallu aussi ajouter une correspondance importante et de longues conversations téléphoniques.

Finalement, il semble bien que je n'aie plus suffisamment de temps à consacrer à ces recherches, quelqu'un d'autre devra poursuivre. Alors, pour éviter que celui-là ait à tout recommencer, je propose le texte suivant.

La vie, les déplacements, les aventures, les amitiés et les amours des héros historiques du présent récit ont été décrits par de nombreux auteurs. Mais ces écrits comportent tellement d'erreurs, d'omissions et même de faussetés qu'il est permis d'avoir de grands doutes quant à une véracité totale.

Il apparaît que de nombreux documents ont été sciemment détruits, et qu'en plus certaines fausses pistes ont été volontairement introduites. Si bien qu'il n'est pas toujours facile de décortiquer le vrai du faux. Ainsi, certaines interprétations laissent à penser que Thérèse Bernardine Mongenêt était une femme à amants multiples du nom de Julie de Saint-Laurent et que le prince Edward Augustus était un grand nocceur, d'une sévérité outrancière et un éternel endetté.

Alors, il y a lieu de se poser des questions. Pourquoi, par exemple, ce prince de haut rang a-t-il eu à subir autant de déplacements? Pourquoi l'a-t-on tenu ainsi éloigné de sa famille et de son milieu naturel, pendant autant d'années? Pourquoi ses rentes étaient-elles inférieures à celles de ses frères? Pourquoi après plus de deux cents ans, en est-on encore à se demander qui est Julie de Saint-Laurent et d'où vient ce nom? Ces questions doivent-elles demeurer sans réponse?

Chercher la vérité dans ces conditions devient aléatoire.

Dès le début des recherches, une consultation des registres de Beauport a permis de découvrir les noms du prince et de Thérèse Bernardine Alphonsine Mongenêt comme parrain et marraine d'Édouard Alphonse de Salaberry. C'était une piste.....

Le deux de juillet mil sept cent quatre-vingt-douze
 par nous sousigné Evêque de Cayte, prébené de M^{lle}
 Renaud, Curé de Beauport, a été baptisé Édouard —
 P^{re} Alphonsé de vingt-deux ans, de légitime mariage
 de Monsieur Jean-Michel Louis Antoine de —
 de Salaberry, Capitaine, Seigneur de Montmorency, L'un
 des juges d'apais de S^a Majesté E^{te} et de Dame
 Catherine de Gortel. Le parrain a été Son Altesse —
 Royale Monseigneur le Prince Édouard d'Orléans
 Chevalier du très-noble ordre de la Jarretière et de l'ordre
 très-illustré de St. Patrick, Colonel du Régiment Royal
 fusiliers, commandant à Québec, E^{te} E^{te} E^{te}. La
 marraine Madame Alphonsine Thérèse Bernardine
 de Montgault de St. Laurent Baronne de Porteloup
 qui ont signé avec nous.

Édouard Prince de la Grande-Bretagne
 Montgault de St. Laurent J. de Salaberry
 Paul-Henri Mathieu Capitaine de l'Armée
 Thérèse Renaud
 M^{lle} Henry Digby J^{re} de Salaberry
 M^{lle} Thomas C. B. de Salaberry
 & Charles François Evêque de Cayte

Ce document nous apprend que:

- (1) Le prince Édouard apprécie la langue française;
- (2) Mesdames Montgenêt, de Saint-Laurent, et de Fortisson ne sont qu'une seule et même personne.
- (3) Ils sont tous les deux intimes du curé Renauld et des de Salaberry.

Alors que faire? Il ne serait pas convenable de laisser perdre le peu d'informations qui a été trouvé. Il apparaît maintenant que le meilleur moyen pour attirer d'autres chercheurs qui eux finiront peut-être par découvrir la vérité, c'est d'envelopper le plus fidèlement possible les faits historiques dans une forme plus romancée qui intéressera peut-être certaines personnes. En somme, conter comme dirait ma grand-mère une « histoire vraie ».

Et comme dans toute bonne histoire vraie, il y a des personnages et des faits historiques réels qui constituent la trame de fond, commençons par les présenter brièvement pour situer le lecteur.

Les personnages

Julie de Saint-Laurent, née Thérèse Bernardine Alphonsine Montgenêt. Elle épouse en premières nocces Jean-Charles de Mestre, baron de Fortisson, colonel dans l'artillerie française. En secondes nocces, par un mariage morganatique, elle devient l'épouse d'Edward Augustus, 4ième fils du roi George III d'Angleterre.

Edward Augustus demeure très lié à Julie pendant plus de 25 ans, malgré de très nombreuses embûches. Après une séparation forcée, il épouse Maria Louisa Victoria, veuve du prince de Leningen et sœur de Léopold, roi des Belges. Puis, il devient père de Victoria, reine d'Angleterre.

Jean-Claude Montgenêt, ingénieur des ponts et chaussées pour la Bourgogne et la Franche-Comté. Il est le père de Thérèse Bernardine.

Louis Ignace de Salaberry, seigneur de Beauport, ami intime du couple Julie et Edward.

Édouard Alphonse de Salaberry, fils de Louis Ignace, filleul et protégé du couple.

Charles-Michel de Salaberry, frère du précédent, capitaine, héros de Chateauguay et aussi grand ami du couple.

Robert Wood (père), ex-officier marinier, huissier à l'Assemblée Législative du Québec et père adoptif de Robert Wood junior.

Robert Wood (junior), né des amours de Julie et d'Edward. Il est enterré au cimetière St-Matthew's, à Québec.

Jean de Mestre, 2ième fils du couple, selon Walter S. White.

Pierre Simon Renauld, curé de Beauport depuis 1759 et grand ami des de Salaberry et du couple.

Les faits historiques

1789 - Le prince Edward est à Genève pour perfectionner son français. Le baron de Fortisson et son épouse fuyant la révolution française s'établissent aussi à Genève.

1790 - Le prince est nommé commandant du 7ième régiment d'infanterie, à Gibraltar.

1791 - Le prince et son régiment sont mutés à Québec. Le baron reprend du service dans l'armée française. La baronne suit le prince à Québec; ils demeurent au 25 de la rue Saint-Louis et à la maison Montmorency.

1792 - Le prince et la baronne, grands amis des de Salaberry deviennent parrain et marraine d'Édouard Alphonse de Salaberry. Robert Wood naît cette année-là.

1794 - Le prince a ordre de se rendre aux Antilles. Julie demeure à Québec. Il est nommé commandant des troupes anglaises en Amérique du Nord, avec quartiers généraux à Halifax. La baronne l'y rejoint.

1798 - Retour en Angleterre pour y soigner une blessure.

1818 - Sur ordre de la Cour, le couple doit se séparer et le prince épouse Louisa Victoria.

1818 - Naissance de la princesse Victoria.

1820 - Décès du prince.

1837- Victoria reine jusqu'en 1901. Au cours de son règne, elle aurait donné instruction de détruire tous les documents qui pourraient lui porter atteinte, surtout ceux concernant les descendants de la baronne et du prince.

Tout ce qui ne peut être prouvé devient légende.....

2

LA FAMILLE MONGENÊT

BESANÇON

Le 30 septembre 1760, les cloches de l'église Saint-Paul, à Besançon, en France, sonnent pour annoncer le baptême de Marie Thérèse Bernardine Julie Mongenêt. Son père, Jean-Claude, est ingénieur des ponts et chaussées pour la Bourgogne et la Franche-Comté. Sa mère est Jeanne-Claude (Claudine) Pussot.

Besançon est une petite ville, chef-lieu de la Franche-Comté, sur Le Doubs, rivière qui passe du Jura français à la Suisse et revient en France, près de Besançon et de Dôle. En raison de sa situation névralgique, Besançon est une ville de garnison militaire, depuis l'empire romain. Dans *Histoire des provinces de France*, édition Fernand Nathan, Bernard Clavel écrit : « Vesontio (Besançon) était Magnum Oppidum alors que Lutetia (Paris) n'était qu'une bourgade sur une des îles de la Seine. La ville est une place forte majestueuse, protégée par le rempart naturel du Doubs et des murailles de pierres. Elle symbolise une des clefs de l'empire. Notons aussi que Besançon est voisin de la Lorraine, de

l'Alsace et de la Suisse. Il en résulte que plusieurs Bisontins sont bilingues et même souvent trilingues.

Jean-Claude Mongenêt est fils de Jean Mongenêt, entrepreneur, et d'Anne Charlotte Saint-Dizier. Il a été baptisé le 26 novembre 1726, à Saint-Paul de Besançon. La famille vit dans une région rude. Les remparts et la route d'accès à la ville datent du temps des Romains. Les nombreux ponts sont rapidement détériorés, en raison du climat, de leur type de construction, des chevaux et des charges de plus en plus lourdes et nombreuses. De par ses fonctions, l'ingénieur couvre un immense territoire, soit La Franche-Comté et la Bourgogne, et il est souvent absent du logis.

En quelques années, sa femme devient mère de neuf enfants, soit quatre filles et cinq garçons, entre 1754 et 1766. Les trois aînés sont nés à Saint-Maurice et les six autres à Saint-Paul. La quatrième, prénommée Étienne, ne vit cependant que 14 mois. Julie, la cinquième en aînesse est née en 1760, à Saint-Paul, son parrain est Maurice Bernard, maître raffineur, et sa marraine Jeanne Nicole Pussot, sa tante maternelle.

LA FAMILLE MONGENÊT

Jean-Claude MONGENÊT 26 novembre 1726	Claudine PUSSOT 15 août 1724
Jeanne Béatrix	25 septembre 1754
Claude Charles	18 novembre 1755
Jean-Charles	14 février 1756
Claudinette Étienne	1759-1760
Thérèse Bernardine	30 septembre 1760
Jean Joseph Suzanne	17 novembre 1762
Anonyme	8 août 1764
Jean-Claude	25 septembre 1765
Jeanne-Charlotte	27 décembre 1766

Le 15 janvier 1763, la grand-mère Anne Charlotte Saint-Dizier décède et le 18 avril 1766, c'est au tour du grand-père Jean Mongenêt. La plus jeune des enfants, Jeanne Charlotte, naît le 27

décembre de la même année. Thérèse Bernardine (notre Julie), bien qu'âgée de six ans seulement, est marraine.

En 1767, alors que sa mère, Claudine est à peine remise de son accouchement du 27 décembre dernier et que la mort des grands-parents est encore récente, Julie débute sa formation scolaire. Elle se révèle une élève hors de l'ordinaire. Le 10 janvier 1769, à l'âge de huit ans, elle signe les registres paroissiaux de Saint-Paul, en tant que marraine de Pierre Bernard, le fils de son propre parrain. Pour la deuxième fois, en deux ans, elle est marraine.

En 1771, le père Jean-Claude est muté à Bordeaux. Les cinq aînés doivent être retirés de l'école et déménager avec leurs parents. Ces enfants, dont Julie n'a que dix ans, requièrent beaucoup d'attention. L'hiver est rude et difficile; la neige et la glace sont omniprésentes. L'ingénieur Jean-Claude est débordé de travail. Et en plus, il faut préparer un déplacement prochain.

Le déménagement a lieu à la fin mars. La descente du Jura est longue et pénible. Les enfants sont fâchés de quitter leurs amis, leur milieu de vie et de s'en aller vers l'inconnu. Claudine a beaucoup de difficulté à reprendre ses forces. Jean-Claude semble épuisé. Mais, devoir oblige. Enfin, on parvient sur une meilleure route et sous un climat plus confortable.

À Bordeaux, l'accueil est chaleureux. Le logis prévu est grand, bien aéré et bien fenêtré. L'école est à proximité. Les voisins sont aimables et offrent déjà de les aider. On respire enfin et on se sent désiré, au milieu de vrais amis.

La ville est différente de celle de Besançon. Tout est plus grand et plus ensoleillé. Le climat y est moins rude. Le port de mer n'est qu'à quelques pas. Toute la famille est impressionnée par la présence d'un grand nombre de navires de forte taille. Ces voiliers hauturiers ont des capacités et des équipages de beaucoup supérieurs à ceux qui circulent sur Le Doubs, devant Besançon.

Les Mongenêt réalisent qu'ils viennent de quitter une région d'exploitation forestière, en haute montagne et qu'ils sont maintenant à s'installer au pays des bons vins et du soleil. C'est le printemps, jusqu'au fond de leur cœur.

Le temps passe très vite. La rentrée scolaire a lieu. Julie y prend goût, déjà elle se distingue par son grand désir de connaître et de précéder les autres dans le domaine du savoir. Elle est passionnée de lecture. Bientôt, c'est le temps des vendanges et la fête du vin nouveau.

De ses supérieurs, l'ingénieur reçoit l'ordre de préparer des plans et devis pour un pont qui traversera la Garonne, à Langon. Il s'agit d'un travail difficile qui s'échelonnra sur plusieurs années.

Pour réussir, il lui faut réaliser des quantités d'observations; les courants, les débits, les crues, les apports des affluents, la circulation maritime, les dégagements requis, les matériaux de remplissage, les différents types d'usagers, les charges à supporter, les routes d'approche etc., etc. Il faudra tenir compte de tous les facteurs, y compris la composition des sous-sols, la résistance des matériaux, les coûts impliqués etc., etc. Il faudra aussi décrire en détail tous les travaux à exécuter. L'importance du projet l'obligera à se munir d'aide. Déjà, il pense à ses fils, mais l'aîné n'a que 17 ans, et peut-être deviendra-t-il ingénieur? Évidemment c'est ce qu'il souhaite. Ses journées de travail sont très longues. Il a un peu d'aide bien sûr, mais si peu; les ingénieurs sont si rares.

À l'école, Julie se distingue par ses progrès rapides. Les bonnes sœurs lui enseignent la musique, la peinture, la couture et les bonnes manières. Ses parents lui inspirent le sens de l'observation, de la réflexion et de l'entente cordiale. Son père lui inculque un esprit mathématique, bien garni de précisions. La proximité du port la familiarise avec des éclats de voix en langues étrangères. Ses compagnes de jeux la rendent plus habile dans tout ce qu'elle entreprend.

Et puis les crédits sont votés. La construction du pont débute enfin. Sous la direction de Jean-Claude, des ouvriers commencent l'érection d'une immense structure de bois, sur une rampe de lancement, sise en amont de Langon. L'ingénieur surveille tout. Quelques semaines plus tard, la rampe est enduite de suif; la structure est glissée à l'eau, retenue par des filins et lestée de pierres. On fixe des amarres sur chaque rive et progressivement, elle est poussée par le courant et dirigée jusqu'à

l'emplacement prévu. C'est un succès. Des ouvriers s'affairent à en hausser les parois et à la remplir de grosses roches. A partir de ce moment, un des piliers du pont est en place. On respire un peu. Il semble que le pire soit passé. Mais bientôt, il faudra répéter les mêmes gestes pour le deuxième pilier, puisque le projet en comporte deux.

Fort de sa première expérience, Jean-Claude procède plus rapidement. Dès le mois suivant, le lancement est effectué. Et comme dans le premier cas, la structure est retenue par des filins. On prévoit pouvoir la flotter en place dès le lendemain. Cependant, pendant la nuit, une crue soudaine force sur les amarres et l'une d'elles se rompt. Malheureusement, le caisson est emporté et s'échoue à peu de distance. Tout le monde s'affole. Faudra-t-il tout recommencer? Et les coûts? Et la réputation? L'ingénieur désire fortement la récupération de cette structure, mais avec quels moyens, et à quel prix, et qui va payer?

Pendant que Jean-Claude essaie de trouver une solution à ses nombreux problèmes, Julie complète ses études; elle a maintenant 18 ans. Remarquablement jolie et très sociable, elle fréquente la belle société de l'endroit.

Le baron de Fortisson, issu d'une famille noble de Guyenne, est nommé colonel commandant de la garnison de Bordeaux. Les autorités locales décident de l'honorer par une grande réception. Un dîner d'apparat est organisé. L'ingénieur chargé de la construction du fameux pont, sa femme Claudinette et aussi la belle Julie sont tous invités. On festoie, on trinque, on danse, on rigole et le baron enlève son lorgnon pour mieux admirer la belle femme. Julie devient la reine de cette fête. Cependant, il y a une ombre au tableau. L'ingénieur sent que certains le soupçonnent de négligence. S'il avait vérifié les amarres. S'il avait remis le lancement au lendemain. S'il avait attendu une période de faibles crues. Si...Si...

À quelque temps de là, un bon matin, Jean-Claude se rend en chaloupe, seul, à la rame, sur le caisson échoué depuis déjà quelques semaines. Il observe, il médite, il trace quelques croquis et prend plusieurs mesures. Il regagne la terre ferme et discute longuement avec quelques-uns des ouvriers. Il propose le plan suivant: On approchera un chaland à fond plat. Les pierres de

lestage seront extraites du caisson échoué et transbordées dans le chaland. Sur la rive gauche, on reliera par un long câble le haut du caisson à une bitte installée sur la terre ferme. Ensuite, on exercera sur ce câble une tension. En principe, le caisson devrait se redresser et flotter de nouveau. Mais qui va payer ces coûts supplémentaires?

Suite à de nombreuses représentations, discussions et interventions politiques, l'accord financier est obtenu et les travaux rapidement entrepris. C'est un succès et l'ingénieur vient de regagner sa réputation de compétence.

Le caisson de malheur est en place. Les piliers du pont sont érigés. Et le pont lui-même est ensuite construit. Le retard occasionné par l'accident de l'échouement et les travaux supplémentaires consécutifs font qu'il y a dépassement du budget alloué. Il y a enquête et finalement, on reconnaît que l'ingénieur n'est nullement responsable de la crue soudaine qui a causé tous ces inconvénients. Viens ensuite l'inauguration officielle.

Le 10 mai 1785, de nombreux invités arrivent pour fêter l'ouverture officielle du pont. Le colonel de Fortisson accompagne Julie, sur la tribune d'honneur, aux côtés du président de la Chambre des comptes, Charles Victoire François de Salaberry, de Pierre Marie Chapelle, chevalier, marquis de Jumilhac, cousin de la famille Mongenêt, du préfet de la région, du capitaine du port et de plusieurs autres. Les félicitations sont nombreuses et si bien méritées.

Jean-Claude et Claudinette sont longuement ovationnés. Les brûlants applaudissements ne sont qu'un bien petit velours. Ce surcroît de travail a épuisé l'ingénieur. Un mal de dos lancinant et les traits tirés sont signes d'un grand besoin de vacances. Mais comment et quand s'absenter?

Pendant ce temps, Julie s'enjolie mentalement et physiquement. Et comme toute femme, elle recherche la présence d'un compagnon. Elle n'a pas du tout l'intention de devenir une vieille fille. Il y a plusieurs hommes qui l'admirent. Mais où est donc celui dont elle rêve?

3

OUTRE-MANCHE

LA FAMILLE ROYALE

À la cour, George III, né à Londres en 1738 et devenu roi en 1760, se chicane fréquemment avec tout son entourage. Son épouse, Sophia Charlotte de Mecklenburg-Strelitz, n'a pas beaucoup de respect pour lui.

Quel curieux couple! Lui, il boit à s'en rendre malade. Elle capricieuse, violente. Cependant, il a de belles qualités, il est musicien et polyglotte éminent. Ils n'ont pas l'air de s'aimer et pourtant, en quelques années, il lui fait onze enfants dont sept garçons.

En 1760, il devient roi et ne décède qu'en 1820. Ses conditions de vie et principalement son alcoolisme lui font perdre la raison. Le parlement décide de confier la gouverne à son fils aîné, dès 1811. Et ce prince régent ne devient roi qu'en 1820, à l'âge de 58 ans.

Ce prince, prénommé George, né en 1762, a une jeunesse tumultueuse et mène une vie de débauche. Il épouse une dame

catholique, a une maîtresse actrice, plusieurs liaisons temporaires, et épouse finalement une princesse allemande qui lui donne une fille. D'autre part, il est homme de grande culture. Il devient roi en 1820 et décède en 1830.

Le deuxième fils, baptisé Frederick, a lui aussi quelques amantes. Il décède en 1827, sans laisser d'héritier connu. De lui, Robert Laroque de Roquebrune écrit: « Marié sur le tard à une princesse de Prusse qui aimait mieux vivre avec des chiens et des singes qu'avec son époux. »

William, le troisième fils, est un marin, et a lui aussi quelques maîtresses qui lui donnent plusieurs enfants. Par la suite, il épouse Adélaïde de Saxe-Cobourg, et succède à son frère sur le trône en 1830, sous le nom de William IV. Il décède en 1837.

Edward Augustus, naît en 1767, le 2 novembre. Il a tout un caractère, est très autoritaire et même parfois violent. On décide de lui faire donner une formation militaire, à Hanovre. Il épouse Victoria de Saxe-Cobourg en 1818 et décède en 1820.

Le fils suivant, Ernest Augustus est né en 1771. Affreusement laid, il est l'homme le plus impopulaire d'Angleterre. Mêlé à une affaire scandaleuse. Il est soupçonné d'avoir tué son valet de chambre. Il semble bien qu'il ne soit jamais devenu père. Il devient roi de Hanovre en 1837 et décède en 1851.

Auguste, le sixième fils épouse Miss Murray, dont il a deux enfants. Il décède en 1843.

Quant au cadet Adolphe, il est possible qu'il ne se soit jamais marié et n'ait pas eu d'enfant. Il décède en 1850.

En résumé. Ces sept princes sont mal mariés ou pas mariés du tout et leurs enfants sont presque tous illégitimes. C'est peut-être à cause de cette situation que le roi fait passer une loi dite du mariage royal. Cette loi sanctionnée par le parlement statue qu'un prince de sang royal ne peut se marier sans le consentement du souverain, autrement le mariage serait invalide.

L'histoire de la royauté britannique de cette époque est que George III est roi de 1760 à 1820 ; George IV est régent de 1811 à 1820 et roi de 1820 à 1830; William IV, frère de George IV, roi de 1830 à 1837, et Victoria reine de 1837 à 1901. Ce sont là les grandes lignes.

Mais quelques auteurs nous donnent des détails un peu plus croustillants. Par exemple, Robert Laroque de Roquebrune écrit dans *Les Canadiens d'Autrefois* que George IV: « Le soir de ses nocces, il était tellement ivre qu'il passa la nuit couché sur le tapis de la chambre nuptiale ». Plus loin, il ajoute: « Charlotte, fille d'un père ivrogne et d'une mère folle, était impulsive, capricieuse et violente. Elle a été séparée d'une mère sans honneur, pour être confiée à un père sans dignité ». Cette Charlotte épouse plus tard Léopold de Saxe-Cobourg qui devient roi des Belges. Normalement Charlotte est princesse héritière ; cependant, elle décède en 1817, alors que son grand-père règne encore.

Le successeur de George IV est William IV, son frère, mais parce qu'il n'a pas d'héritier de «sang bleu», la constitution prévoit que le fils suivant devient l'héritier. Il s'agit du prince Edward Augustus.

Le *Dictionnaire Biographique du Canada* indique au volume VI : « Le prince Edward perdit très tôt la faveur de son père et ne la recouvra jamais. Le roi le détestait profondément et, pendant de nombreuses années, maintint sa décision de le tenir éloigné de l'Angleterre ». Et un peu plus loin dans le texte: « Il fit ses études secondaires et reçut sa formation militaire à Hanovre et à Litchburg, ainsi qu'à Genève. Il y fut profondément malheureux et commença à contracter des dettes qui devaient empoisonner toute son existence. Le 30 mai 1786, il reçut le grade de colonel et, en avril, il devint colonel du 71^{ème} régiment d'infanterie. L'année suivante, lorsqu'il quitta Genève sans permission pour rentrer à Londres, son père s'empressa de l'envoyer à Gibraltar prendre le commandement de son régiment ». Cette unité militaire est envoyée à Québec en 1791.

Ces quelques informations adoucissent d'autant l'histoire du prince Edward. Remarquons qu'il est tenu éloigné de sa famille dès son jeune âge, puisqu'on l'envoie faire des études secondaires et militaires à Hanovre et à Litchburg. En plus, à l'étranger, il est

profondément malheureux. Il est «Home sick», comme on dit dans son milieu. Et lorsqu'il rentre à la maison, sans avoir demandé la permission, on l'expédie illico, encore à l'étranger. Et en plus son ivrogne de père le déteste royalement, on ne sait trop pourquoi. Il lui a peut-être reproché son ivrognerie. Voilà qui est suffisant pour le rendre sympathique.

À son sujet, Robert Laroque de Roquebrune écrit dans *Les Canadiens d'Autrefois*, à la page 136 : « Le prince était fort respecté et c'était vraiment un gentleman. Toujours impeccable, élégant, de haute taille, gros et rouge de teint, il avait l'air d'un anglais authentique ».

Le *Dictionnaire Biographique du Canada*, indique à la page 325 du volume VI : « De surcroît, la mauvaise fortune s'attachait à lui; c'est ainsi qu'il perdit en mer, à sept reprises, de coûteux ensembles d'uniformes et d'équipements militaires ». À ce sujet, le docteur William James Anderson écrit dans *The Life of F.M.H.R.H., Edward Duke Of Kent*, publié en 1870, que ces ensembles valaient environ 2000 livres sterling chacun, et qu'ils ont été perdus, notamment lorsqu'ils étaient transportés à bord de navires, coulés, piratés, ou saisis, en venant d'Angleterre, entre autres l'Antilope, le Tankerville et le Recovery arraisonnés par la flotte française. Un autre a coulé sous les glaces du lac Champlain. En fait, la malchance le poursuivait.

Ce prince malheureux est évidemment prêt à accueillir une princesse qui saura accrocher un sourire sur ce visage dépité. Il souhaite ardemment sa venue.

4

LA RENCONTRE

GIBRALTAR

Mille sept cent quatre-vingt-cinq, Julie a maintenant 25 ans. Quelle femme!, Racée, élégante, distinguée, elle est presque une princesse. Quel sourire enjôleur! Quels yeux! Fantastique! Mais le temps passe si vite.

Claude Monceron écrit dans *Les hommes de la liberté, la Révolution qui lève 1785/1787*: « En 1785, Louis XVI vient d'avoir 30 ans et préside tranquillement à la réaction nobiliaire qui permet aux familles de privilèges héréditaires de confisquer les grades militaires, les hautes fonctions civiles ou ecclésiastiques et les biens fonciers ». Ces conditions s'ajoutent aux émeutes de la faim et il en résulte: « les pierres d'une part, les sabres et les fusils de la garde d'autre part » (page 255).

Alain Decaux écrit dans *Les Grandes Heures de Versailles*, tome II, édition Famot, au chapitre « La dernière présentation de Versailles », page 57: « Le 5 octobre 1789, on était venu avertir le roi, qui chassait, que Paris marchait sur Versailles ».

Le baron de Fortisson, colonel dans l'armée française est rappelé à Paris. Avant de partir, il fait son testament et lègue à Julie ses titres de baronnie, ses propriétés, ses écuries, enfin tout..

La Grande Peur règne partout. Le 18 juillet un baril de poudre éclate au château de Quincey. Plusieurs n'ont d'autre alternative que la fuite. Fuir, mais où et comment? Les routes et les auberges sont absolument non sécuritaires. La révolution gronde de plus en plus fort. Le peuple a faim. Il y a même des soldats qui se rangent du côté des révolutionnaires. Les coups de bâtons, de pelles, de râteliers et autres pleuvent. Des pierres sont lancées. La mitraille et les épées répondent. Oui, « La Grande Peur » règne partout.

Son récent titre de baronne rend Julie de plus en plus nerveuse et craintive. Elle ne sait trop quelle décision prendre. Un jour, le capitaine du port, qui est devenu un grand ami de son père, depuis l'affaire du pont de Langon, laisse entendre que la solution idéale serait de monter à bord d'un navire en partance pour l'étranger. Il lui offre même son intervention.

Dès le lendemain, Julie est autorisée par le capitaine Blackburn, commandant du «Adventure», à participer au thé de dix-sept heures. Ce navire quittera la France pour l'Angleterre, très prochainement. Et, si Julie le désire, une place pour elle, est disponible.

C'est la sécurité à portée de la main. L'hésitation est vite balayée. Et maintenant, il lui faut regagner son domicile, éviter les rencontres dangereuses, fuir les attroupements et être de plus en plus sur ses gardes.

Rapidement, elle fait ses bagages et ses adieux. Elle a beaucoup de peine, car elle ne reverra probablement jamais ni père, ni mère, ni frères, ni sœurs. Et elle n'a même pas le temps d'aller saluer ses amis. Elle a le cœur gros, mais la sécurité est à ce prix.

Le voilier « Adventure » part à l'heure dite. Il descend La Garonne, atteint La Gironde et l'Océan Atlantique. Après les cris et les bruits des révolutionnaires, c'est le grand calme. Mais pourtant Julie a encore l'œil aux aguets. Par le mouvement du

navire, sa direction et la position du soleil, elle n'est pas longue à se rendre compte que le voilier descend vers le sud, alors qu'il devrait remonter vers le nord. Y a-t-il là un piège? Des pirates? Pourquoi ce détour? Nouvelles inquiétudes.

Invitée à dîner à la table du capitaine Blackburn, on lui présente un monsieur Fontini. On lui apprend aussi que le navire fait un détour vers Gibraltar, avant de gagner Liverpool. Rassurée, elle considère ce détour comme une croisière en mer.

Le lendemain matin, le lever de soleil est radieux. Face à Gibraltar, Julie, appuyée au bastingage, admire les manœuvres du capitaine Blackburn pour faire entrer l'«Adventure» en rade. Le sieur Fontini s'approche.

— Madame, excusez mon audace, mais le capitaine m'a autorisé à vous tenir une petite conversation. L'«Adventure» restera 48 heures à Gibraltar, avant de reprendre la mer pour Liverpool. Il ne serait pas sage que vous demeuriez, seule femme à bord, pendant cette escale. Je vous offre de m'accompagner aux quartiers généraux de la garnison. Vous y serez en sécurité. Et les officiers seront des hôtes, au-dessus de tout soupçon, je m'en porte garant.

— Monsieur, vous n'êtes pas sans savoir que j'ai quitté Bordeaux en vitesse. En plus de ne pas avoir d'argent, je n'ai pas les toilettes voulues pour profiter de votre hospitalité.

— Madame, qu'à cela ne tienne! Les autorités sont en mesure de pourvoir à tous vos besoins. Il ne sera pas dit que le gouvernement de Sa Majesté Le Roi d'Angleterre n'a pas su bien recevoir et bien traiter une baronne française.

— Monsieur, du moment que j'ai votre parole, j'accepte avec reconnaissance.

— Madame la baronne, vous l'avez.

L'«Adventure» est à compléter son accostage. Les lamaneurs sont à fixer les dernières amarres. Une échelle de coupée est installée et le capitaine du port monte à bord. Il salue tout d'abord son collègue, le capitaine Blackburn, qui lui apprend la présence à

bord d'une baronne française et de monsieur Fontini. On échange les dernières nouvelles et la permission de descendre à terre est accordée. Sur le quai, il y a un cavalier qui du haut de sa monture observe la manœuvre.

Julie vient de prendre une autre décision, elle suivra monsieur Fontini. Vivement, elle prépare sa petite valise. Les formalités d'usage sont vite remplies et le capitaine du port descend l'échelle de coupée. À terre, il fait quelques gestes et donne ses instructions.

Monsieur Fontini et Julie descendent à leur tour et montent dans une calèche qui vient de s'approcher. Le cocher les emmène directement à la Citadelle. Là, pendant qu'on entoure Julie et qu'on lui présente de nombreux officiers et aussi quelques-unes de leurs épouses, Fontini disparaît. Quant à Julie elle est impressionnée par la chaleur de l'accueil. Tout le monde veut savoir où en est la révolution française. Un major s'approche et dit:

— Madame, il faut les excuser. Venez, que je vous montre vos quartiers. Madame Clarke occupe l'appartement voisin du vôtre. Je suis certain qu'elle se fera un plaisir de vous accompagner en ville, cet après-midi. Et de plus, j'ai reçu instruction de la part du colonel de vous inviter au mess des officiers, ce soir, à dix-huit heures.

Effectivement, madame Clarke est d'une gentillesse extraordinaire. Julie est émerveillée par cette cité anglaise. Les boutiques, le salon de coiffure, la qualité des étalages et des différents produits, tout le charme. Ses dépenses ne lui coûtent pas un sou. Madame Clarke signe les factures, avec un sourire radieux. Quel accueil! Heureusement qu'elle a pu se reposer un peu, à bord du voilier, parce que le tourbillon du magasinage devient épuisant.

Un cocher les reconduit à leurs appartements. Il est déjà dix-sept heures; à peine le temps de se faire belles.

À dix-huit heures, ces dames montent au mess des officiers, rejoindre leurs compagnons. Là, c'est le thé à l'anglaise. Les conversations sont animées. Tout le monde veut savoir. On a bien

entendu parler de la Grande Peur, mais on veut des détails. Julie raconte ce qu'elle a vu. Elle décrit les bousculades dans les rues, les batailles rangées, les incendies, les pillages, les vols, les mises à mort, les destructions de nombreuses propriétés, et paraît-il ce n'est qu'un début.

À vingt et une heures, une voix de stentor se fait entendre :

« LADIES AND GENTLEMEN, HIS ROYAL HIGHNESS, OUR COMMANDING OFFICER, THE PRINCE EDWARD AUGUSTUS. »



Le Prince Édouard Auguste

Tout le monde se lève et frappe une salve d'applaudissements. Toutes les dames font leurs plus beaux sourires.

Ce prince courtois, amical, la mine imposante, s'approche de Julie. Leurs yeux se rencontrent, c'est le feu. Un poète écrirait, le coup de foudre.

Il l'invite à venir prendre place à la table d'honneur, en un excellent français.

— Madame, quel plaisir et aussi quel honneur d'accueillir une aussi jolie dame à ma table. J'espère que vous vous plairez parmi nous.

— Monseigneur, c'est trop d'honneur!

— Monsieur Fontini m'a raconté votre histoire. Vous pensez vous rendre à Londres, rejoindre quelques-uns de vos compatriotes exilés par suite de cette fâcheuse révolution. Mais dites-moi, y serez-vous bien accueillie? Y avez-vous des connaissances, des amis?

— Non, Excellence, personne ne m'y attend. Londres est simplement pour moi une escale, en attendant que la situation s'améliore.

— Dans ce cas madame, je vous propose de vous joindre à ma maison. Vous pouvez facilement devenir gouvernante, majordome, dame de compagnie ou autre titre que nous pourrions inventer. L'idée c'est qu'il me faut quelqu'un pour diriger mon personnel, quelqu'un qui verrait à ce que tout soit en ordre, au bon moment, quelqu'un qui sache imposer discipline et respect. Si vous acceptez, je vous assure le gîte, le couvert, une petite rente et un statut convenable à une très jolie baronne. Et en plus, vous serez en sécurité.

— Devant tant de courtoisie, Excellence, j'accepte avec grande reconnaissance votre offre généreuse et fort agréable. Merci à vous.

Le prince se retourne et donne quelques instructions. Puis, sur un signe, le repas commence.

Dès le lendemain, Julie entre en fonction. Rapidement, elle découvre un coulage bien organisé. Certains employés dérobent

nourriture, vêtements, outils et autres menus objets. Elle craint que si elle procède par un rapport écrit, il y ait du grabuge et peut-être un procès. Elle décide d'agir verbalement par des remontrances appropriées. Malgré un succès relatif, elle se fait détester. Certains essaient même de la faire congédier. Des rapports accablants partent pour Londres.



Julie de Saint-Laurent

À quelques jours de ces événements, Julie décide d'écrire à sa famille pour la rassurer. Elle raconte son voyage sur l'«Adventure», sa rencontre avec le sieur Fontini, son accueil à Gibraltar, son offre d'emploi et ses nouvelles fonctions. En somme, elle a plein de nouvelles.

Des semaines plus tard, elle reçoit une lettre de sa mère. Son père a été rappelé à Besançon où plusieurs ponts et chaussées ont été endommagés. Ses trop nombreuses activités ont miné sa santé. Son frère Jean-Claude est expatrié en Angleterre. Un autre frère, Charles est en prison à Dijon. C'est l'inquiétude et La Grande Peur est partout. Il ne faut pas revenir; il est préférable d'attendre en sécurité.

Pendant ce temps, des courriers désobligeants parviennent à Londres. Le roi et la cour sont informés que le prince, commandant de la garnison, a choisi une dame française comme gouvernante. Elle est autoritaire, sème la pagaille et on lui trouve aussi d'autres défauts: le prince l'adore.....elle coûte très cher.....elle porte des toilettes provocantes...et elle n'est pas de religion protestante.

Ces informations ne diminuent en rien la hargne du roi à l'endroit de son fils. Et comme la politesse et l'hospitalité protègent la baronne de Fortisson, il est proposé de muter le prince vers d'autres fonctions.

Le mois suivant, en mai 1791, un messenger se présente à la citadelle. Il est porteur d'un ordre de mission signé par le roi. Le 7^{ème} régiment au complet, y compris son commandant, doit quitter Gibraltar aussitôt que possible. Toute l'unité doit se rendre à Québec pour y corriger certaines lacunes. À cet endroit, la garnison est indisciplinée; il y a des désertions et aussi quelques vols. Il s'agit d'y rétablir l'ordre.

Ce déplacement est une grosse entreprise. La traversée prendra plusieurs semaines. Il faudra prévoir navires et équipages en suffisance, nourriture, vêtement, armes, munitions, eau potable, médicaments et autres commodités indispensables pour plusieurs centaines d'hommes pendant toute la durée du voyage. La discipline ne sera pas facile à maintenir.

La traversée est longue et difficile; les frégates de guerre sont souvent encalminées, dispersées ou bien font face à des vents contraires. La vie à bord est horrible. La nourriture est souvent infecte. L'eau potable est rationnée. Les odeurs dégagées par chacun sont emportées par le grand air, au moins pour ceux qui

sont au niveau des ponts supérieurs. Et n'eût été de la discipline militaire, tout aurait été à craindre.

Enfin, c'est le Saint-Laurent. Le climat s'améliore, les tensions se relâchent. Quels paysages magnifiques! Quelles belles forêts! Quel grand fleuve! Les passagers respirent à pleins poumons. Le soleil est radieux. Le vent est doux. Quelques marins font une pêche miraculeuse; un vrai bon repas est en préparation. Tout devient indices d'une vie meilleure. Le bonheur est-il vraiment à la porte?

5

L'AMÉRIQUE

L'ACCUEIL À QUÉBEC

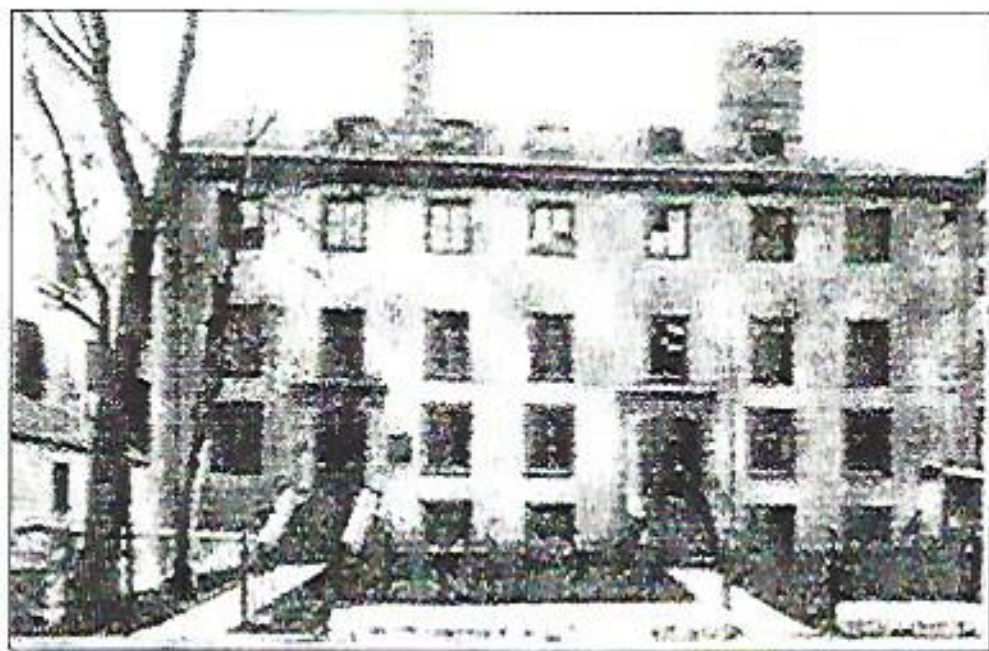
Finalement, le 11 août 1791, les voiliers Ulysses et Resolution se présentent devant Québec. Quelles splendeurs, quelle vue magnifique! Le Cap Diamant, les remparts, le château Saint-Louis, les petites habitations au bas de la falaise, les forêts tout près, quelles merveilles! Une petite foule acclame les arrivants. À cette époque, la population de la ville est inférieure en nombre à celle de la Côte de Beauport; et c'est le temps des récoltes.

Le prince et Julie conviennent qu'il ne serait pas sage de faire savoir la présence de Marie Thérèse Bernardine Julie Mongenêt, baronne de Fortisson, en terre d'Amérique. La famille en France, un frère à Londres, un autre en prison, un père malade et La Grande Peur toujours présente; pour ces raisons de sécurité, il est préférable de trouver un autre nom. Le fleuve tout près les inspire et elle devient Julie de Saint-Laurent.

On apprend vite que le prince est à bord, ainsi qu'une belle dame française. Les autorités militaires, religieuses, civiles et le

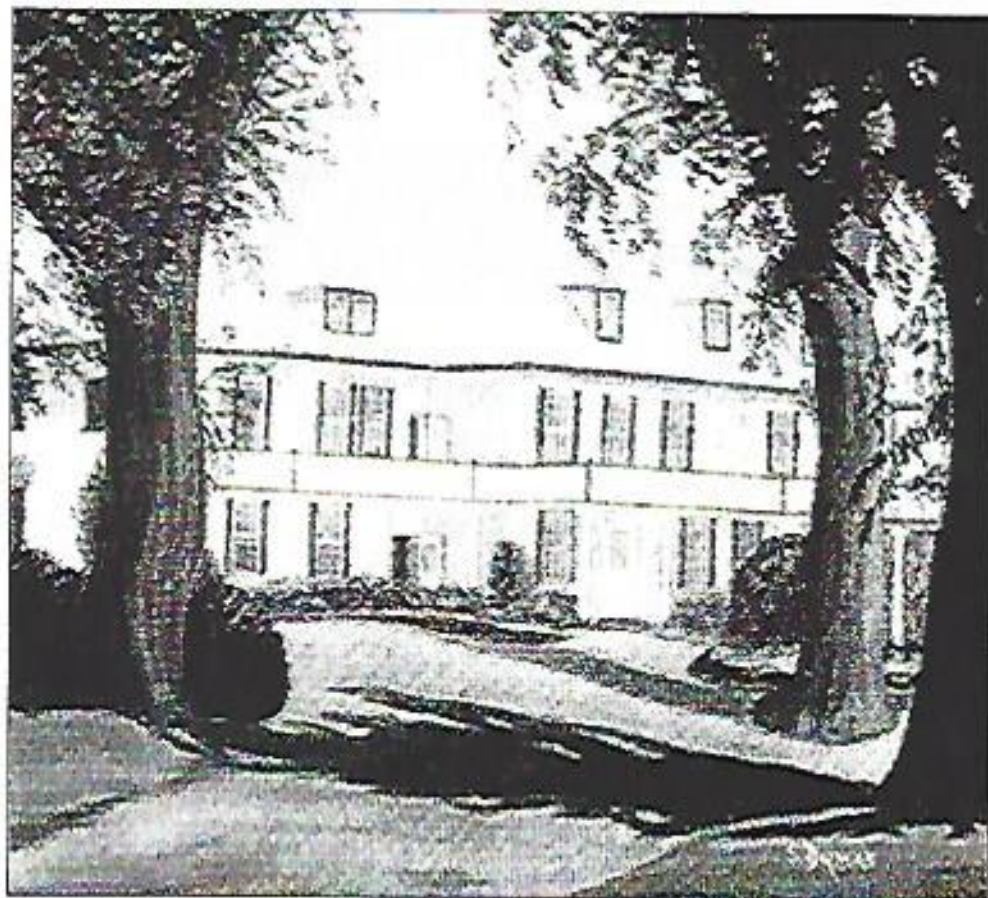
bon peuple se déplacent pour les accueillir convenablement. Le gouverneur Carleton, Milord Dorchester, cependant manifeste une certaine froideur. C'est qu'il craint que le nouvel arrivant ne soit venu que pour le remplacer. Le prince devine cet embarras et le rassure. Le soir même, la résidence du 25 rue Saint-Louis est mise à la disposition du prince et de sa suite. Le 7^{ième} régiment est logé dans les quartiers de la Citadelle.

Les arrivants sont entourés, invités, questionnés et admirés. Tout le monde, surtout la haute société québécoise, veut connaître le prince et sa compagne. On cherche à tout savoir de la vie en Europe, de la Révolution française, des activités de la cour d'Angleterre, aussi bien que de celle de France. De Salaberry insiste plus que les autres, et nos arrivants finissent par accepter. Plusieurs voitures partent du 25 de la rue Saint-Louis en direction de Beauport. Il s'agit d'un cortège impressionnant. On se rend jusqu'à la chute Montmorency. L'ancien gouverneur Haldimand y a fait construire une villa extraordinaire, sur un site époustouflant. Des ouvriers viennent de compléter l'addition d'une terrasse qui permet aux visiteurs d'admirer un panorama hors de l'ordinaire. Les félicitations sont sans restriction. Quelle merveille!



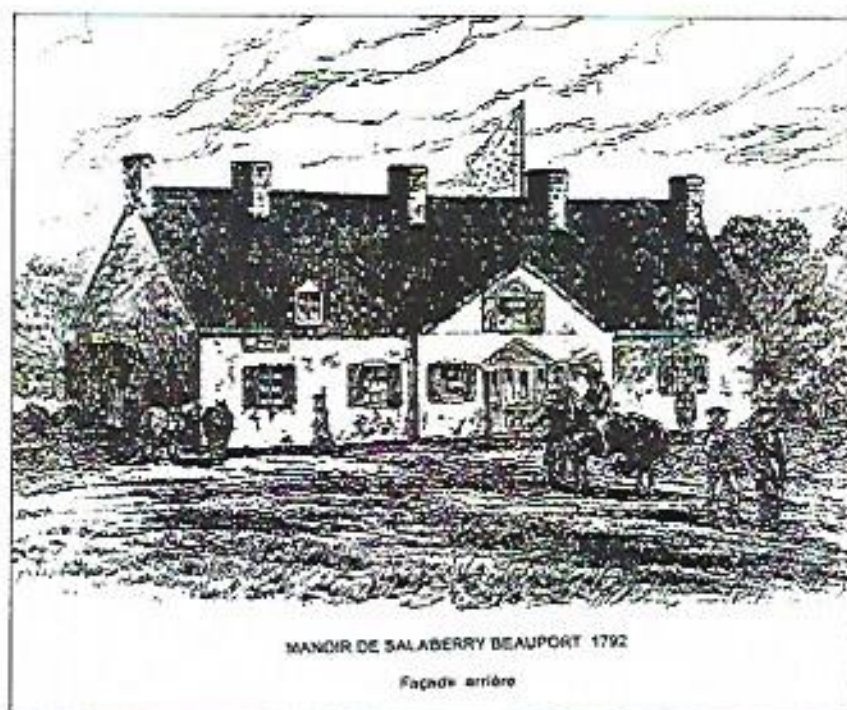
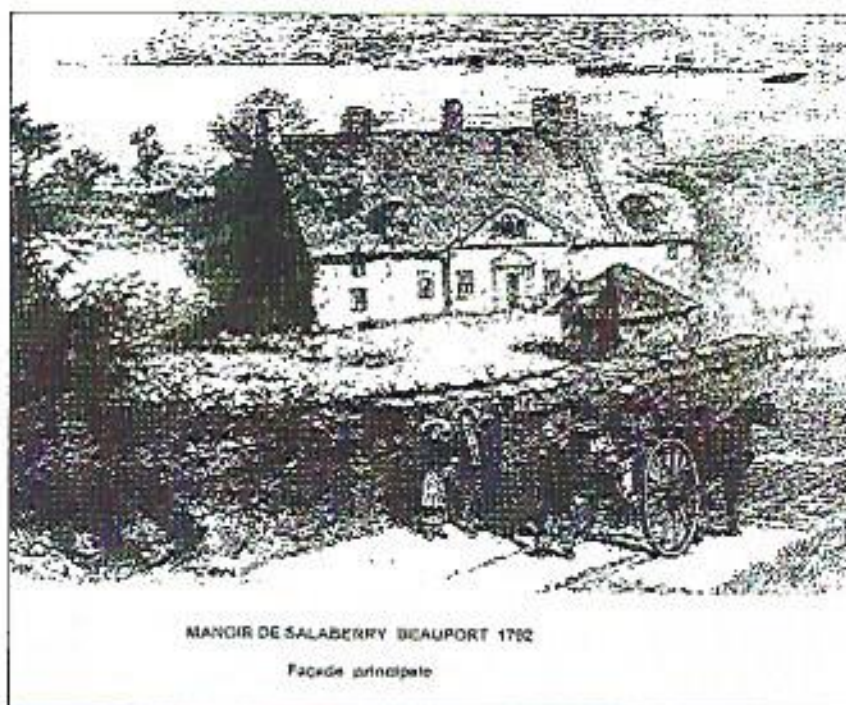
Le 25 rue St-Louis

Le prince et Julie sont si impressionnés qu'ils offrent de louer cette magnifique villa qui est presque un château. Aussitôt dit aussitôt fait, la maison Montmorency devient leur résidence d'été; ils seront alors plus près des de Salaberry. Le 25 de la rue Saint-Louis sera la résidence d'hiver.



**Illustration du Manoir
Montmorency**

De retour au manoir de Salaberry, on sert un dîner gargantuesque. Les conversations sont joyeuses. L'évêque, le curé Renauld, le prince, Julie, M.d'Estimauville, M. de Léry, les hôtes et les autres convives manifestent leur joie de se retrouver en si bonne compagnie. C'est un grand dîner et une grande fête.



Manoir de Salaberry

Le gouverneur Carleton doit faire voile quelques jours plus tard, vers l'Angleterre. Il donne instruction à son remplaçant le lieutenant-gouverneur Alured Clarke d'organiser une grande réception, avec banquet, danses et discours de circonstance pour que le prince et sa compagne se sentent chez eux.

Environ une semaine plus tard, c'est grande fête au château Saint-Louis. Les nombreux invités ont revêtu leurs plus beaux atours. La joie des convives est illuminée par les francs sourires, l'éclat des bijoux, des toilettes et des conversations. Aux invités princiers et nobles s'ajoutent les présences du lieutenant-gouverneur Clarke, de plusieurs officiers de la garnison, du juge en chef William Smith, du juge Mabane, des marchands Finlay, Powell, Collins, Dunn, Harrison, Coldwell, Hale et autres. Les francophones sont représentés par monseigneur Hubert, le curé Renauld, de Salaberry, Baby, Duchesnay, de Lotbinière, d'Estimauville, de Rouville et autres.

Nos héros deviennent vite la coqueluche de la société québécoise. Les dames invitent souvent Julie à des thés. Toutes veulent tout savoir de la mode, des habitudes, des petits potins. Et Julie se sent institutrice dans l'âme. Elle décrit sa ville d'origine Besançon. Il y a des comparaisons avec Québec. Le promontoire, les fortifications, le cours d'eau au pied de la falaise, l'accès par le chemin du Roi, la proximité des forêts et le caractère joyeux des habitants deviennent de grands sujets de conversation.

Et Julie se raconte, son enfance, ses écoles, ses professeurs, sa famille. Il y a là des jours et des jours de conversations. Son père est ingénieur et il est souvent absent de la maison, parce que la route d'accès à Besançon date du temps des Romains. Les nombreux charrois, la neige, la glace, les pluies, les roues des voitures, les fers des chevaux et parfois quelques sabotages font que les ponts et la route requièrent continuellement de grands soins. Presque à chaque jour, il y a un pont à réparer, des ornières à combler ou un bout de route à refaire. Elle décrit aussi le déménagement à Bordeaux et les aventures survenues lors de la construction du pont à Langon.

Et en plus, on veut tout savoir de la Révolution. Est-il vrai qu'on arrête tous les nobles? Est-il vrai que de nombreux

protestataires ont saccagé Versailles? Est-ce que les autres rois d'Europe aident suffisamment leur parenté française?

En réalité, chaque réponse entraîne de nouvelles questions. Les voyageurs sont en fait la seule source d'information pour plusieurs personnes,

Le prince pour sa part préfère les discussions politiques. Les de Salaberry s'y connaissent; ils sont même experts dans ce domaine. Ces discussions ont lieu en français, au grand plaisir du prince. Et là aussi, on veut tout savoir. Edward s'affirme beaucoup dans ces conversations. La vie à la cour est loin d'être ce que l'on pense.

Son père, le roi George III, règne depuis plus de 30 ans et c'est un grand malade. Sa mère Charlotte de Mecklenburg est aussi malade. Il a six frères et quatre sœurs. À la cour ce sont les groupes de pression et les marchands qui mènent, comme ici d'ailleurs. En fait les politiciens n'ont qu'un pouvoir apparent. Quand le roi désire imposer ses vues, il doit discuter longuement, parfois s'entêter et même quelquefois se choquer.

Quant à lui, il a fait ses études primaires en Angleterre, secondaires et militaires en Allemagne. Il a appris le français en France et en Suisse. Il est militaire de carrière et aime la précision. Les horloges le fascinent et la politique aussi.

Suite à ces rencontres, les de Salaberry, l'abbé Renauld et quelques autres deviennent des intimes du prince et de sa compagne. On se visite fréquemment. Le 25 rue Saint-Louis, le manoir de Beauport et la maison Montmorency deviennent de plus en plus animés. La vie sociale est très intense. Tout le monde invite, tout le monde reçoit. Les dames discutent maintien, tenue, prestance, visibilité, chiffon.... Les hommes parlent de politique, de guerre, d'argent... Alors des amitiés se nouent, des amours se développent et des nouvelles circulent.

* * *

L'abbé Pierre Simon Renauld, né le 18 février 1731, ordonné prêtre en 1754, curé de Beauport depuis 1759, l'évêque Hubert,

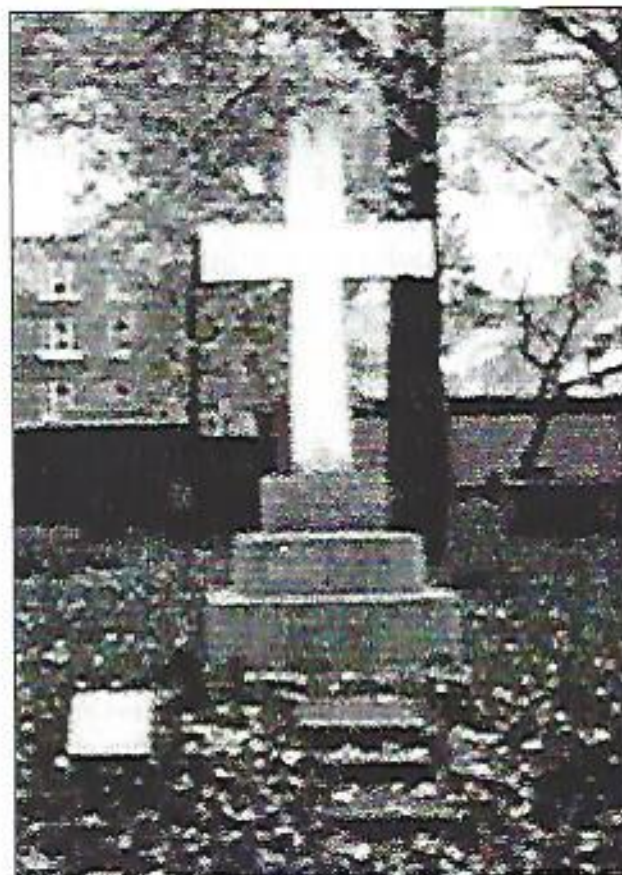
curé de Québec, le grand vicaire Jean-Louis Desjardins, natif de Massas, diocèse d'Orléans et qui avait lui aussi fui la Révolution, le père de Berrey, supérieur des Récollets, les sieurs Baby, Duchesnay, de Lotbinière, de Rouville, le colonel Dambourgès (capitaine Balafre) et, bien sûr, toute la famille de Salaberry, qui affiche un certain caractère militaire; le père Louis Ignace qui avait été blessé à quatre reprises lors de la guerre d'invasion américaine, et aussi plusieurs autres, deviennent des amis intimes du prince et de Julie.

D'autre part, des amours se développent et là, le prince et Julie sont les plus importants. À leur sujet, Damase Potvin écrit: « Il l'aima profondément, d'un amour sincère. Ce ne fut pas un feu de paille qui d'abord étincelle et brûle, puis s'éteint net, sans laisser de braises, sans laisser même de cendres chaudes». Ils sont donc de grands amoureux, mais, comme on l'a vu plus haut, selon la loi anglaise, ils ne peuvent pas se marier, sans l'autorisation du roi. C'est impensable, compte tenu des sentiments du roi à l'égard du prince. Et Québec est territoire anglais et le prince ne peut pas donner un exemple de désobéissance aux lois.

Il ne reste plus qu'une solution, aller se marier à l'étranger. Alors, sous prétexte d'aller saluer le gouverneur du Haut-Canada, le couple se rend en Ontario, traverse aux États-Unis et va se marier à Dunkirk, New-York. Il s'agit là d'un mariage morganatique ultra secret, dont on ne retrouve d'ailleurs aucune trace.

Normalement, un tel amour conduit à la maternité. Pourtant certains auteurs, comme Mollie Gillen, affirment que le couple n'a jamais eu d'enfant.

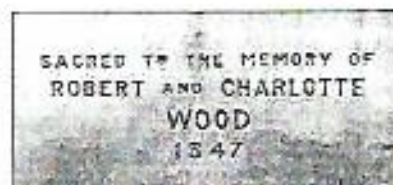
D'autre part, une information probablement très importante, a permis de découvrir le fait suivant. Le cimetière St.-Matthew's, rue Saint-Jean à Québec date de la fin du XVIII siècle. Tout y est pratiquement à l'abandon. On y sent un manque de fonds pour un entretien décent. Des racines d'arbres courent en surface du sol, la végétation envahit plusieurs pierres tombales. Toutefois, près du centre du cimetière, il y a une grosse croix en marbre blanc, montée sur une solide base de granit. Cette stèle a été érigée en 1910, à la mémoire de Robert Wood. Ce lot est propre, bien entretenu et détonne d'avec le voisinage.



**Cimetière St.-Matthew's,
rue Saint-Jean, à Québec**



**Plaque
Commemorative**



Pied de la Croix

Devant cette croix, un peu à gauche, une plaque commémorative indique :

ROBERT WOOD
1792-1847

Robert Wood serait né à Québec en 1792 de l'union de Julie de Montgenêt et d'Édouard, duc de Kent, fils du roi George III et père de la reine Victoria. Le prince Édouard, quittant Québec en 1794, aurait confié l'enfant à son parrain, Robert Wood, qui lui donna son nom. Après avoir servi dans l'armée, Robert Wood s'engage dans le commerce du bois. Il meurt en 1847 et repose ici auprès de son épouse Charlotte Gray. Par volonté testamentaire William Frost Wood a fait ériger une croix de marbre à la mémoire de ses parents.

La plaque est aussi pourvue d'un texte anglais qui sent la traduction et comporte de sérieuses différences d'avec le français. Pour faciliter la compréhension, il est reproduit ci-après :

Robert Wood was born in Québec City in 1792, to Edward Duke of Kent, son of George III and father of Queen Victoria, and his first wife, Julie de Montgenet, Princesse de Normandie. After Edward's departure in 1794, the child was entrusted to his foster father from whom he received his name. After his military service, Robert Wood entered into business as a lumber merchant. He married Miss Charlotte Gray. He died in 1847, in Savannah, U.S.A. William Frost Wood Robert's son had a marble cross erected to the memory of his parents in 1910.

Les différences entre les deux textes sont appréciables. Et l'étonnement augmente quand on constate que la plaque commémorative est presque neuve et que le gazon est tondu. Quel contraste avec les lots voisins!

Alors pourquoi ces différences? Pour comprendre, il faut chercher, poser des questions, lire, s'informer, consulter des registres. Et encore là, rien n'est certain. Au début, il s'agissait de situer la naissance de Robert Wood. Résultat : Rien! Alors que

sont devenus les enregistrements de naissance, mariages et décès de Robert Wood et de sa famille? Et ce résultat conduit à des questions supplémentaires. Par exemple: le rapatriement du corps de Robert Wood de Savannah à Québec en 1847 pas d'avion, pas de route, pas de chemin de fer, la mer était passable pendant environ six mois de l'année seulement et vraisemblablement une ignorance totale de l'embaumement. C'est peut-être pourquoi le texte anglais ne parle pas de la présence du corps de Robert dans ce lot de cimetière.

Et d'autres auteurs, comme Walter S. White, suite à des recherches dans les archives nationales du Canada, confirme la paternité du prince et la maternité de Julie, et même en rajoute. Il est aussi possible qu'ils aient eu plus qu'un seul enfant. Les recherches doivent donc être poursuivies. Et c'est en quelque sorte pour faire le point et inciter d'autres chercheurs que le présent travail s'est métamorphosé en histoire romancée.

* * *

La dernière nouvelle, c'est que Catherine Hertel, épouse de Louis Ignace De Salaberry, est cncincte. Effectivement, elle accouchera au printemps.

Le docteur Charest est même convaincu que l'événement aura lieu à la mi-juin. Le prince et Julie signifient leur très grand désir de devenir parrain et marraine. Cet enfant à naître sera adulé, choyé et ne manquera de rien.

Le père de Louis Ignace de Salaberry, Michel, capitaine de marine, commandant de la frégate *Anglesea*, arrivé à Québec en 1735, avait épousé Madeleine Louise Juchereau Duchesnay, petite-fille de Robert Giffard. Et il avait hérité de la seigneurie de Beauport.

Le 20 juin 1792, à Beauport naît Édouard Alphonse de Salaberry. Il est baptisé par Monseigneur Bailly, évêque de Capse. Le prince Edward est parrain et Julie de Saint-Laurent marraine. Le prénom Édouard est celui du prince, alors qu'Alphonse vient d'un des prénoms de la marraine, Alphonsine.



Louis Ignace de Salaberry



Charles-Michel de Salaberry
Fils de Louis Ignace et frère d'Édouard Alphonse

Cette naissance, célébrée dans la joie, devient prétexte à l'augmentation des rencontres, pourtant déjà nombreuses. Les discussions se poursuivent activement. Le parlement de Londres approuve la formation du Haut-Canada et du Bas-Canada. Le lieutenant-gouverneur Alured Clarke organise la tenue des premières élections. Le Bas-Canada est divisé en 21 comtés, où des élections sont tenues en 1792. Un très grand ami, Louis Ignace Michel Antoine d'Irumberry de Salaberry, est élu député dans deux comtés, soit Québec et Dorchester. Antoine Juchereau Duchesnay est élu dans Buckinghamshire (territoire de Lauzon à Sorcel). Dambourgès est élu dans Devon (aujourd'hui l'Islet). Le palais épiscopal de Québec est transformé en parlement et on y tient quelques sessions.

Toutes ces nouvelles parviennent à Londres, au parlement et à la cour. Les informations transmises mentionnent aussi Julie. On avait pourtant envoyé le prince à Québec, pour le séparer de cette française et elle est encore là. On donne alors instruction au prince d'aller prendre le commandement des troupes aux Antilles. Elle ne le suivra quand même pas, dans une guerre dangereuse et dont ne connaît d'avance ni l'issue, ni la durée. La France et l'Angleterre essaient de se partager les îles des Antilles, les armes à la main.

À Québec, dimanche, le 10 novembre 1793, un incendie désastreux éclate sur la rue Sault au Matelot. Le gouverneur Lord Dorchester et le prince sont présents et aident les sinistrés. Le parlement alors en session vote une résolution de remerciement.

L'ordre de se rendre aux Antilles est effectivement reçu et il faut bien s'y plier. Mais c'est l'hiver et les préparatifs en équipements militaires, en vêtements, en nourriture et en transport sont plutôt laborieux. La route fluviale est impossible à cause de la glace.

En janvier 1794, il est décidé de partir de Québec en carrioles, de passer par le Richelieu, le lac Champlain et d'aller s'embarquer à Boston en direction de la Martinique. Le départ a lieu et Julie est du groupe. Sept carrioles forment un convoi.

Julie le suit jusqu'à Saint-Jean-Sur-Richelieu. Là, le froid et la prudence la forcent à rebrousser chemin. Elle revient à Québec,

alors que le prince continue, selon les instructions reçues. (Voir *Histoire de Sorel*, A. Couillard Després, page 132)

En traversant le lac Champlain, la glace se brise et deux des voitures coulent au fond du lac. C'est une perte complète d'équipement militaire et de quelques autres menus objets. Heureusement, il n'y a pas de perte de vie. Le convoi arrive à Burlington le 13 février. On se rend à Boston, où l'on trouve un petit bateau en partance pour La Martinique.

Aux Antilles, promu lieutenant général, il apprend alors que la malaria y sévit plutôt dangereusement. Quelques jours plus tard, à peine arrivé en Martinique, la guerre se termine. Par la suite, il est muté à Halifax, où il arrive en juillet 1794. Et il écrit, en français, à son ami de Salaberry, une lettre datée du 14 juillet: « Mon bonheur aurait été complet, si elle avait été là pour m'accueillir. Je remercie la Providence d'avoir pu échapper à la malaria qui s'était répandue dans les Antilles et d'avoir réussi à survivre à bord d'un petit «Packet Boat», équipé de six canons seulement, alors que nous avons aperçu plusieurs frégates beaucoup mieux armées que nous. Soyez assuré que je n'attribue pas cette protection au seul facteur chance, mais que je reconnais et vénère l'Être Suprême qui décide de tout. »

Évidemment, Julie n'est pas longue à se préparer. Les de Salaberry l'aident et elle gagne Halifax, le plus rapidement possible. Les retrouvailles se font dans la joie. Quel grand bonheur!

Apparemment, il est préférable de justifier le retour des Antilles. C'est peut-être pourquoi le prince est nommé commandant en chef des militaires en garnison en Nouvelle-Écosse et au Nouveau-Brunswick.

La vie à Halifax est moins active qu'à Québec. Même s'il y a moins de réceptions, le prince et Julie s'y font de nombreux amis. L'amour entre nos deux héros est ancré bien profondément; ils sont fidèles et constants. Cet amour réel est si intense et si rempli de promesses d'avenir qu'ils décident de se faire construire une maison. Ils y reçoivent la visite de Louis Philippe d'Orléans, futur roi de France. Ils sont ensemble, ils sont heureux.

Un jour, en 1798, en revcnant d'un exercice militaire, le prince tombe de cheval et se brise une jambe. Il est transporté à sa résidence et un médccin est appelé. Le diagnostique est formel. Il faut de meilleurs soins. La solution, c'est de le rapatrier en Angleterre, le plutôt sera le mieux. Les arrangements nécessaires sont pris et Julie retrace l'océan en compagnie de son grand amour. À Londres, ils sont logés au palais de Kensington. C'est un retour à la maison après avoir été banni de la cour et de sa famille, de février 1785 à octobre 1798. Heureusement qu'il avait Julie, autrement il serait devenu dépressif, lui qui était si malheureux à l'étranger.



H. R. H. PRINCE EDWARD,
ÆTAT 29,
LIEUTENANT-GENERAL COMMANDING AT HALIFAX, N. S.,
23rd November, 1795.

On le soigne, comme un prince. Et dès qu'il est guéri, on le présente à la chambre des Lords, le 7 mai 1799, où il est fait duc de Kent, en devenant membre de la chambre des Lords. À partir de ce moment, il reçoit une allocation parlementaire de 12 000 livres. Il a 32 ans, mais ses frères avaient été traités de façon différente. Frederick, duc de York par exemple, avait reçu son allocation dès l'âge de 21 ans et William, duc de Clarence, à 24 ans. Et pour comble d'ironie, son jeune frère, Ernest Augustus est fait duc de Cumberland, le même jour, avec lui, aussi une allocation de 12 000 livres. Du même coup, on lui vote 2 000 livres pour sa garde-robe de duc, tout en oubliant les sept pertes précédentes. (Ces données ont été obtenues de la page 58 du livre de William James Anderson, *The Life of F.M.H.R.H., Edward Duke Of Kent* 1870.)

Trois jours plus tard, il est nommé général en chef des troupes britanniques en Amérique du Nord. La correspondance avec ses amis de Québec se poursuit. Il a le plaisir d'apprendre à Louis Ignace de Salaberry que son fils Michel est promu capitaine, depuis le cinq septembre 1799. Puis, Julie et lui s'embarquent pour retourner à Halifax. Une fois de plus, il est envoyé à l'extérieur de son pays, et comme toujours la belle Julie l'accompagne. Quitter le luxe et le confort de la cour, et les soins d'une foule de serviteurs n'est pas chose facile. Au cours de l'hiver 1800, c'est au tour de Julie de faire une chute, heureusement sans gravité. Elle se rétablit assez rapidement et a elle aussi une correspondance suivie avec ses amis de Québec.

Toutefois, ce retour à Halifax n'est que de courte durée. Le prince ayant eu à subir trop de variations de température au cours de ses nombreux déplacements des dix dernières années, a les bronches et les poumons infectés. De plus, il souffre de rhumatismes. Et même si le climat de l'Amérique de Nord est loin de lui être favorable, il réussit à passer l'hiver sans trop de difficultés. Mais, à la fin du printemps, il doit être rapatrié en même temps que son épouse. Après une traversée de vingt-sept jours, ils retrouvent Kensington Palace.

Dès son arrivée, Julie attrape une mauvaise grippe dont elle ne se remet que difficilement. Le prince est soigné par des bains d'eau de mer chaude, ce qui soulage ses rhumatismes, lui qui n'a

que 33 ans. Il trouve cependant le temps d'informer ses amis de Québec.

Petit à petit, le prince récupère. Julie fait de son mieux pour lui procurer les meilleurs soins. D'autre part, la situation financière du couple est loin d'être rose. Leur rang social oblige. Ils doivent figurer, être reçus et recevoir. Les soins médicaux, les serviteurs et le logement coûtent très cher. Le nouveau duc de Kent proteste auprès du parlement. Ses pertes encourues, à l'extérieur du pays, alors qu'il était en service actif s'élèvent à au moins 50 000 livres. S'il était traité sur le même pied que le duc de Cumberland, il recevrait 48 000 livres, et s'il s'agissait du duc de Clarence, ce serait 96 000 livres. Le Premier ministre Pitt promet mais, au lieu d'agir, il déclare : « Le prince ayant été absent, en service à l'étranger pendant tellement d'années, nous l'avons malencontreusement oublié ». (Extrait du livre de William Anderson - page 80.)

Au début de 1802, le général O'Hara gouverneur de Gibraltar décède. Le duc de Kent est nommé à ce poste devenu vacant. Il doit alors démissionner de sa fonction de général en chef des troupes britanniques en Amérique du Nord. Il reprend de nouveau la mer, à la fin d'avril, cette fois en direction de Gibraltar où il demeure pendant un an.

Jusqu'à maintenant, les principaux déplacements du prince nous sont connus par la lecture des lettres aux de Salaberry, comme nous le verrons au chapitre suivant. Or, au cours de cette année 1802, l'auteur Anderson ne reproduit aucune lettre. Est-ce qu'elles ont été interceptées, détruites, volées? Peut-être aussi n'y a-t-il eu aucun échange?

D'autres écrits cependant, comme ceux de Mollie Gillen mentionnent qu'il fut d'une sévérité excessive, même brutale. Il aurait aussi été question de blâme et même de cour martiale.

Cette manière d'agir contraste vivement avec ses affectations précédentes, notamment à Québec et à Halifax, où il avait une réputation de parfait gentilhomme. Ces faits portent à croire que ses agissements sont une réaction aux nombreuses injustices dont il a été victime. Il est également possible que Julie n'était pas là pour tempérer son caractère.

6

LA CORRESPONDANCE

LES AMIS

La famille de Salaberry conserve précieusement les lettres venant du prince Edward, duc de Kent, entre 1791 et 1814. Charles-Michel de Salaberry, héros de Chateauguay, décède à Chambly en 1829, à l'âge de cinquante et un ans. Après sa mort, ces lettres sont rassemblées par le docteur William James Anderson, président de la Société Littéraire et Historique de Québec. Elles sont imprimées et publiées par Hunter, Rose & Company, d'Ottawa et de Toronto, en 1870, sous le titre: « *The Life Of F.M.H.R.H., Edward Duke Of Kent* ».

La lecture de ces lettres nous fait comprendre que le prince est capable d'amitiés et d'amours durables. Elle nous renseigne aussi sur les nombreux services que le duc rend à ses amis. Sa générosité explique, au moins en partie, l'état désastreux de ses finances.

Malgré les différences d'âge entre lui et ses amis, alors qu'il a vingt-sept ans, le curé Renauld en a soixante-trois, Louis Ignace quarante-deux et Charles-Michel quinze; malgré les différences de

religions, malgré les difficultés de transmission du courrier surtout en hiver, malgré les lettres perdues ou dérobées en route, malgré les lettres saisies en temps de guerre, malgré les demandes nombreuses et fréquentes souvent voisines du harcèlement, l'auteur présente au moins une centaine de lettres, excluant celles écrites par le curé Renauld et par les de Salaberry. Sans compter l'année 1802, à Gibraltar, d'où il semble qu'aucune lettre n'ait été expédiée. C'est énorme, compte tenu de l'époque, du temps requis pour les transmissions, des guerres et des autres aléas.

De nombreuses faveurs découlent de ces échanges. Charles-Michel devient lieutenant à seize ans et capitaine à vingt ans. Ses trois frères deviennent officiers dans l'armée anglaise. Il s'agit de francophones, nés à Beauport. Ils sont protégés, couverts d'honneurs, reçus partout en Jamaïque, en Angleterre, en Espagne, aux Indes, etc. Il y a aussi des interventions en faveur du curé Renauld, de Mgr. de Capse, du père de Berrey, supérieur des Récollets, du major Dambourgès, du capitaine d'Estimauville etc. Quant à Louis Ignace de Salaberry, bien qu'il ait pris sa retraite, en tant que lieutenant, il est promu major et devient surintendant des Affaires indiennes. Chacune de ces lettres conduit à de nombreuses interventions écrites et verbales et requiert un temps considérable. Inutile d'ajouter qu'à cette époque, il n'y a ni téléphone, ni télex, ni service rapide et efficace.

Le vingt-six juin 1805, Charles-Michel, Maurice et Louis (Chevalier) de Salaberry s'embarquent à Québec pour gagner l'Angleterre et leur régiment respectif. Le cadet Édouard Alphonse, n'ayant pas encore quatorze ans doit attendre.

Le seize juillet 1806, Édouard Alphonse laisse Québec à bord du voilier «Le Champion», commandé par le capitaine de vaisseau Bromley. À Londres, il est reçu à Castle Hill Lodge. Julie de Saint-Laurent lui donne une montre en or et lui fait faire un habit complet. On le sort partout, à l'opéra, au théâtre, en ville. Julie est pour lui plus qu'une marraine. Elle lui raconte la famille Mongenêt. Elle lui décrit la carrière de son père l'ingénieur Jean-Claude. Le jeune homme s'enthousiasme et décide lui aussi de devenir ingénieur. Le duc est convaincu qu'Édouard Alphonse peut devenir un excellent ingénieur militaire, après bien sûr quelques années d'études sérieuses.

Le général Wetherall le reconduit à son école. Dans une lettre datée du dix-sept avril 1807, le prince écrit à Louis Ignace de Salaberry que le cadet Édouard Alphonse a reçu des félicitations pour sa bonne conduite et son application au Royal Military College de Great Marlow, de la part du capitaine McDermott et du lieutenant-colonel Buller.

Le treize juin 1807, le prince le visite à Marlow. En août, le cadet passe un mois de vacances chez le duc, à Castle Hill Lodge. À Noël, il dîne en compagnie du duc d'Orléans et de l'ambassadeur de Suède, à Knights Bridge. Ce dîner a peut-être contribué à augmenter les dettes du prince.



Édouard Alphonse de Salaberry
Étudiant ingénieur à Londres en 1810

Le quinze novembre 1808, Julie écrit à Pierre Michel: « Il est plus grand que moi et que sa mère et il fait de grands progrès en mathématiques et en dessin. Il mesure alors cinq pieds et six pouces et il n'a pas fini de grandir, puisqu'il n'a que quinze ans. »

Le cinq août 1809, Édouard Alphonse poursuit ses études à l'Académie Militaire où il n'y a plus que cinq élèves qui le précèdent. On croit qu'il pourra terminer à Noël. Il deviendra alors lieutenant. Le duc croit qu'il pourra demeurer là pour neuf à dix mois et après être rapatrié au Canada. Il mesure alors cinq pieds et huit pouces. Vraisemblablement, il dépassera six pieds. À chaque été, il passe ses vacances avec le prince et Julie.

Le quinze janvier 1812, il est lieutenant ingénieur à Ciudad Rodrigo Espagne. Et le six avril de la même année, il est tué à Badajos. Il n'a que dix-neuf ans et six mois. Ses frères Maurice et Chevalier se font également tuer, le premier en 1810 et le second en 1811.

Charles-Michel pour sa part, devient capitaine, puis major de brigade, puis aide de camp du brigadier général de Rottenburg. Il est ensuite rapatrié à Québec. Lors d'une invasion américaine, il devient héros de Chateauguay. Il décède d'une hémorragie cérébrale en 1829, à Chambly. Il n'a que cinquante et un ans.

La fréquence, la durée et l'amitié profonde qui ont inspiré ce volumineux courrier ne sont pas faciles à expliquer. D'une part le prince est détesté de sa famille et rendu très malheureux à l'extérieur de son pays. Il a à subir de nombreux et fréquents contrastes de température. Il est blâmé en plusieurs occasions. Malgré des promesses répétées, ses émoluments de fonction sont inférieurs à ceux de ses frères. D'autre part avec ses amis et ses intimes, il est d'une générosité et d'une fidélité hors de l'ordinaire. Ces aspects semblent contradictoires, jusqu'à un certain point. Ses générosités et fidélités en font un homme de cœur qu'on a souvent calomnié et laissent perplexes. Tous ces faits, y compris la disparition de plusieurs archives, poussent à nous interroger sur l'existence d'un lien secret entre le duc, Julie, les de Salaberry et quelques autres.

7

LA SÉPARATION

Julie et Edward s'aiment profondément, intensément pendant au moins vingt-sept ans. Mais la bonne fortune n'est pas de leur côté, la baraka n'est pas avec eux.

Le prince est couvert de dettes. Les créanciers de plus en plus exigeants exercent des pressions fréquentes et soutenues. La vie devient intenable. Les conseillers politiques ajoutent leur grain de sel. On suggère fortement au prince de se séparer de sa dame française et d'épouser une princesse selon son rang. On lui fait voir que seul ce geste peut l'aider à assainir ses finances et à mettre de l'ordre dans sa vie. Au début, il refuse; il croit avoir trouvé une échappatoire. En août 1816, il laisse à ses créanciers près de 50% de ses revenus annuels et va s'installer à Bruxelles, dans une grande demeure louée à bas prix. Il rénove lui-même son appartement. À cet endroit, le coût de la vie est moins élevé. Les visiteurs et les sorties diminuent appréciablement. Cependant, on continue à le talonner.

On lui propose la sœur de la tsarine. Katherina Amelia de Baden. Il s'agit d'une vieille fille de plus de quarante ans. Comme second choix, on lui offre Victoria princesse de Leiningen. Elle est une veuve de trente ans; mais il remet à plus tard.

En novembre 1817, Charlotte, fille unique du régent et héritière présomptive du trône, décède. Voilà qui change la situation. La succession royale devient une question à l'ordre du jour et même une priorité. À ce moment, le roi George III est aveugle et fou, mais il est quand même roi depuis cinquante-sept ans et il a soixante-dix-neuf ans. Le prince de Galles, George est régent depuis six ans et il a cinquante-cinq ans. Sa fille unique Charlotte vient de mourir.

Le suivant en liste, Frederick duc d'York n'a pas d'enfant. C'est un grand bonhomme chauve, aux jambes trop faibles pour porter son énorme embonpoint. À son sujet, l'auteur Monica Charlot écrit: « La bonne chère, la boisson et le sexe sont toute sa vie ».

Vient ensuite William, duc de Clarence. Lui, il a dix enfants dont cinq garçons. Il vit avec Miss Jordan depuis 1790. Elle est actrice et fille illégitime d'un Irlandais et d'une Galloise.

Le quatrième en liste est le prince Edward, duc de Kent. Il a cinquante ans et vit avec Julie de Saint-Laurent; mais son mariage morganatique est sans valeur parce qu'il n'a pas été autorisé par le roi. On ne croit pas qu'il ait eu d'enfant. Plusieurs personnes cependant se disent descendantes du couple Edward et Julie. Mais, malheureusement, ils ne peuvent le prouver, parce que de nombreux documents ont été détruits.

Le cinquième, Ernest Augustus, duc de Cumberland, est marié depuis deux ans à Frederika, fille du duc de Mecklenburg Strelitz. Ils n'ont pas d'enfant. Il est de haute stature et de forte constitution. Il louche fortement et il a un visage hideux. De plus, il est profondément détesté par tout le monde.

Viens ensuite, Augustus Frederick, duc de Sussex. Il est marié à Augusta Murray dont il a deux enfants. Mais son mariage est illégal, parce qu'il n'a pas reçu l'autorisation du roi. Cependant en 1801, il répudie son épouse et vit avec Lady Cecilia Buggin. Par la suite, il vit en célibataire, entouré de ses livres, horloges, pendules et sabliers, au palais de Kensington.

Le septième, Adolphus, duc de Cambridge, est célibataire, sans maîtresse, sans dette et à quarante-trois ans.

Parce qu'il faut assurer la succession au trône, les pressions deviennent de plus en plus fortes. Les frères du Prince de Galles sont en compétition pour fabriquer un héritier. Mais pour ce faire, il faut d'abord épouser une princesse «de sang bleu» et ne pas oublier l'approbation du régent.

À ce moment, la situation est la suivante: le roi est fou, le régent n'a plus d'héritier, le duc d'York n'a pas d'enfant, alors que le duc de Clarence est père de dix rejetons illégitimes. On imagine alors les pressions faites sur le duc de Kent par les lobbyistes qui veulent à tout prix assurer la continuité de la monarchie. Et ces pressions viennent s'ajouter à celles des politiciens, des créanciers et de la presse.

Le prince Edward n'a plus d'alternative, il doit céder, mais il est bien décidé à ne pas se sacrifier pour rien. À ce sujet Monica Charlot cite: « Dieu seul sait le sacrifice que ce sera pour moi, quand le devoir me conduira à prendre épouse.

Pour mon établissement, comme je me marierai (si tant est que je me marie) pour assurer la succession, je considère que le mariage du duc d'York doit servir de précédent. Il s'agissait d'un mariage pour la succession et l'on s'était arrêté à 25 000 livres de revenus en considération de ce fait, en sus de tous les autres revenus. Je me contenterai de cet arrangement, sans aucune exigence fondée sur l'évolution monétaire de 1792 à maintenant. Quant au remboursement de mes dettes, je considère que c'est peu de choses. C'est la nation au contraire qui est ma débitrice. »

Cette citation est tirée des notes de Creevey, page 269, au sujet d'une conversation avec le duc de Kent, tenue à Bruxelles, le 11 décembre 1817.

Parmi les candidates au mariage, le duc de Kent s'entend avec Victoria, princesse de Leiningen. Elle est sœur de Léopold, mari de la défunte Charlotte. Victoria s'est mariée une première fois, à l'âge de dix-sept ans, à un homme de vingt-trois ans son aîné. Elle est veuve depuis trois ans, n'a que trente et un ans et

est mère de deux enfants. Cependant elle ne parle pas anglais. Il ne faut pas non plus oublier l'autorisation du régent.

Le vingt-cinq janvier 1818, Victoria de Leineingen écrit une lettre d'acceptation, ce qui évidemment entraîne une rupture des relations de Julie avec le prince Edward. Alors elle quitte Bruxelles pour aller s'installer à Paris. En guise de consolation, le roi Louis XVIII lui confère le titre honorifique de Comtesse de Montgenêt.

Le mariage est célébré deux fois pour éviter toute contestation possible; tout d'abord le vingt-neuf mai 1818, au palais de Cobourg, puis le treize juillet, à Londres.

Le duc de Clarence, déjà père de dix enfants illégitimes, se cherche lui aussi une princesse acceptable. Il essuie au moins sept refus avant de recevoir l'acceptation d'Amelia Adelaïde de Saxe Meiningen, jeune femme de vingt-six ans. Lui, il a cinquante-trois ans.

Les deux ducs font un mariage double. Les deux épouses sont conduites à l'autel par le prince régent.

À son mariage, le duc d'York avait reçu une augmentation de ses revenus de l'ordre de vingt-cinq mille livres. Le duc de Kent avait demandé le même traitement; le parlement lui vote six mille livres. Baraka!

Et voilà la séparation est accomplie. Julie vit à Paris, loin de son unique amour.

À quelque temps de là, le duc de Kent écrit au baron de Mallet: « Notre séparation imprévue est venue de l'impérieux devoir que me faisait ma famille et mon pays de me marier et non pas du moindre relâchement des liens qui avaient résisté à l'épreuve de vingt-huit années et qui auraient sans aucun doute scellé notre union jusqu'à ce que nous soyons l'un ou l'autre envoyé dans un autre monde ».

Les Kent habitent Kensington Palace. Le vingt-quatre mai 1819 naît Victoria leur unique enfant. Elle est baptisée au château le mois suivant. Puis, encore pour des raisons financières, la famille se déplace à Woolbrook Cottage, Sydmouth au bord de la

mer. C'est l'hiver, l'air y est vif et froid et le chauffage quasi inexistant. Le duc attrape un mauvais rhume qui dégénère en pneumonie. Pour le soigner, on en est encore aux saignées et on lui enlève trois litres de sang. Il devient trop faible pour combattre sa maladie. Il décède le vingt-trois janvier 1820, à l'âge de cinquante-trois ans. Il est enterré dans le caveau de la famille royale, à Windsor.

Six jours plus tard, soit le vingt-neuf janvier, le vieux roi George III décède à son tour et le prince régent devient George IV.

Julie décède à Paris le huit août 1830, à l'âge de soixante-dix ans. Elle est enterrée au Père Lachaise. Cette fin d'histoire est celle qu'on peut retrouver dans les écrits de Mollie Gillen, avec l'autorisation de la reine. Mais assez curieusement, les archives canadiennes présentent des différences importantes.

8

LA SITUATION

Julie de Saint-Laurent, c'est un pseudonyme. Thérèse Bernardine Mongenêt, c'est son vrai nom, tel qu'exprimé aux chapitres précédents.

Plusieurs chercheurs, historiens et généalogistes ont examiné et même scruté à la loupe les relations du prince Edward et de Julie. Ceux qui se sont documentés aux sources britanniques, parfois même avec l'autorisation royale, laissent à entendre qu'ils possèdent la vérité, qu'il n'y a pas eu de mariage entre nos deux héros, qu'ils n'ont jamais eu d'enfant, que ceux qui soutiennent le contraire croient aux légendes, etc.

Par contre, ceux qui consultent les archives canadiennes présentent des résultats différents. Les lettres du prince aux de Salaberry, par exemple rendent les personnages beaucoup plus sympathiques. En plus il y a la croix de marbre blanc du cimetière St-Matthew's, dont on a parlé au chapitre 4. Cependant, l'auteur le plus crédible est Walter S. White. Il écrit aux pages 80 et 81 de son livre *La Maison des gouverneurs*: « Pendant 27 ans avant son mariage avec la mère de Victoria, Édouard a vécu avec une belle baronne française qui a caché son identité en prenant le pseudonyme de Julie de Saint-Laurent. Cette liaison qui a été

probablement renforcée par un mariage morganatique a donné deux fils, le premier qui a été élevé au Canada et le deuxième en Australie. Pour les dix années les plus fructueuses de sa vie, Édouard, un militaire honorable, a vécu avec Julie à Québec et à Halifax. Si Julie de Saint-Laurent n'eut été catholique c'est fort probable que son fils aîné eut été accepté comme roi d'Angleterre. Mais Julie était catholique. Son union avec Édouard dans les termes de l'acte des mariages royaux était invalide. Il n'a jamais été question pour ce demi-frère de Victoria de réclamer les droits au trône. Mais son existence a rendu la reine mal à l'aise. »

Et plus loin l'auteur ajoute: « Née en 1766 d'une famille noble à Saint-Laurent-sur-mer, en Calvados. (Ceci confirme les affirmations écrites par des auteurs qui signalent que Julie et le prince ont le même âge, contrairement aux versions de sources britanniques qui établissent sa naissance, à Besançon en 1760). Dans sa jeunesse, elle fut amenée en Martinique, où ses parents possédaient des plantations de sucre. Elle est allée à une école couvent à Trois-Ilets en Martinique. Une de ses compagnes était Joséphine Tascher de la Pagerie, fille d'un officier français, qui était devenue la femme de Napoléon premier (sic). Les deux filles étaient réservées par des mères ambitieuses pour des hommes de haut rang en France. Ainsi encore jeunes filles, elles ont été renvoyées chez elles pour se marier. Joséphine avec le marquis de Beauharnais, et Julie avec son cousin Jean-Charles de Mestre, baron de Fortisson. »

À la page 87, on lit: « En décembre 1792, Julie se trouvait enceinte. Ils ont gardé cette nouvelle secrète, mais au printemps de 1793, Julie et Édouard se sont retirés à la Maison des gouverneurs à Sorel. (Un mensonge de la part de Walter S. White est plus qu'improbable.) Le 10 août 1793, Julie donne naissance à un garçon. Malgré la fierté de ses parents, l'enfant a causé des problèmes. Ils ont gardé son existence secrète de tous, sauf pour quelques amis intimes. (Sans doute le curé Renauld et les de Salaberry). Édouard avait peur que cette nouvelle d'un autre «bâtard» ne soit pas bien vue par son père, parce que son frère George en avait déjà dix. »

Et continuant à la page 88, alors que le prince, obéissant aux ordres reçus, faisait voile vers le sud, en 1793: « Imaginez donc les sentiments de Julie qui se trouvait encore enceinte, de perdre

son amant. Robert Wood le père nourricier accompagnait Édouard aux Antilles pour rapporter les nouvelles de la bataille de Fort Royal à La Martinique. Le fort est tombé aux mains des Anglais et parmi les morts, par pure coïncidence, était le baron de Fortisson, le mari de Julie. Il a été décapité par un boulet de canon. »

Et il ajoute en page 89 : « Après la mort de Fortisson Édouard était libre de se marier avec Julie. Julie partait de Québec au printemps de 1794 en route pour Halifax. Durant le voyage elle donne naissance à son deuxième fils. Édouard et Julie sont partis peu après pour la Martinique avec l'enfant. Le baptême a eu lieu en Martinique et l'enfant a reçu le nom de Jean de Mestre, le surnom étant celui de la famille du baron de Fortisson. La mère de Julie, la comtesse de Montgenêt, a accepté d'élever le bébé à la Martinique. Un descendant de Jean de Mestre nous raconte qu'Édouard et Julie avaient été mariés par un prêtre catholique durant l'été de 1794. Édouard se servait du nom de «Captain Armstrong». »

On le voit bien, les archives canadiennes diffèrent des Britanniques. Mais qui dit vrai? Il apparaît peu probable que les archives canadiennes soient farcies de légendes. De plus les questions laissées en suspend, aux chapitres précédents demeurent toujours sans réponse. On ne sait pas plus pourquoi certaines pages des registres officiels sont disparues. On ignore encore pourquoi le duc de Kent est envoyé aussi souvent à l'étranger, alors qu'il y est très malheureux, sauf à Québec et à Halifax, bien sûr. On ne connaît pas encore l'étendue des liens secrets entre le duc, Julie et leurs amis québécois. L'histoire de la famille Wood est aussi secrète. Les enregistrements des naissances, mariages et décès ne sont pas plus présents.

Les différences d'inscriptions au cimetière St-Matthew's, signalées au chapitre 4, ne sont pas encore expliquées. Ajoutons que le recensement de 1825, à Québec indique la famille Wood vivant à Spencer Wood, en quelque sorte dans une résidence royale.

Et il reste encore plusieurs autres interrogations non encore répondues. Évidemment, il faudra poursuivre les recherches. Faudra-t-il aller en Martinique?

En poursuivant encore un peu mes recherches, le hasard m'a fait rencontrer monsieur Alex, Addie, âgé de 92 ans, avec qui j'ai eu de bonnes conversations. Il s'agit d'un homme très alerte et à la mémoire phénoménale. On a peut-être lu un peu plus haut, au chapitre 4, la description de certaines observations au sujet du cimetière St-Matthew's, à Québec. Il y était question d'une croix de marbre blanc, érigée par un des descendants de Robert Wood, qu'on dit fils de Julie de Saint-Laurent et du prince Edward. Et voici ce que M. Addie raconte à ce sujet.

À la fin des années 1800, la famille Wood exerce des pressions pour faire reconnaître la paternité du prince. Ces représentations rendent la reine Victoria et son entourage mal à l'aise. On essaie de faire taire les Wood.

Après négociations, on en vient à l'arrangement suivant: un membre de la famille Wood se rendra à Buckingham Palace, toutes dépenses payées. Les dossiers lui seront ouverts et il pourra faire toutes les recherches désirées. Cependant, il faut tenir compte du fait que plusieurs documents sont écrits en vieil anglais, d'autres en allemand et d'autres en français. Les recherches historiques exigent une certaine formation que la plupart des gens n'ont pas. Et, pour l'obtenir, il faut étudier longuement et patiemment.

Les négociateurs suggèrent alors de choisir un jeune homme à qui on enseignera l'anglais, l'allemand, le français et les techniques de recherche. Il faudra évidemment un certain temps et on ne peut s'attendre à une découverte rapide.

William Wood est le jeune homme choisi; il a douze ans. Quelques années plus tard, il est trilingue et historien diplômé. On lui offre alors de devenir professeur d'histoire pour les enfants de la famille royale. On lui fournira du personnel de recherches, de secrétariat, de dactylo etc. En fait les bibliothèques, les archives, les journaux et autres documentations seront mis à la disposition de son personnel, à la condition qu'il signe un document par lequel, il reconnaît que le prince et Julie n'ont jamais eu d'enfant.

La tentation est grande pour un petit québécois. Il finit par accepter. Et William Wood devient professeur d'histoire. Grâce à l'aide d'un personnel compétent et bien stylé, il publie quelques

dizaines de volumes dont plusieurs peuvent encore être consultés aux Archives Nationales du Québec. Plus tard, il devient président de la Société Historique de Québec et de divers autres organismes.

Après la guerre 1939-45, M. Addie rend fréquemment visite au professeur. Ils ont de longues conversations et deviennent de grands amis. C'est au cours d'une de ces conversations qu'il tient en mains et lit une copie du fameux document niant la paternité du prince.

Or un bon jour, en 1947, M. Addie rendant visite à son ami, se fait interpeller par la police. On lui apprend que William Wood est décédé et que, sur ordre du gouverneur général du Canada, la gendarmerie royale s'occupe de tout. Effectivement, les livres, notes, filières et autres documents sont emportés par camions.

Questionné au sujet de Madame de Saint-Laurent; il ajoute que les rois George III et George IV ne pouvaient la sentir et qu'ils ont tout fait pour l'éloigner. Ils ont même interdit son séjour dans les domaines royaux. Le prince lui aurait loué une petite maison en banlieue de Londres; expert en équitation, il allait chaque jour lui rendre visite.

De plus, M. Addie est convaincu que le mariage du prince et de Julie a été béni par l'évêque anglican de Malte, le 29 septembre 1791. Il ajoute que, de tous les auteurs qui ont raconté l'idylle de nos amoureux, Walter White est celui qui est le plus près de la vérité. De plus, Julie ne serait pas enterrée au Père Lachaise, mais bien dans un petit cimetière, en banlieue de Londres.

Il m'a aussi remis un extrait des registres de Beauport, en me disant que c'est le seul document où se retrouvent sur une même page les signatures de nos deux amoureux. Tous les autres ont été détruits. Cet enregistrement a été écrit en français (Voir photocopie ci-après). Notons aussi la traduction faite par M. Addie, ainsi qu'un tableau indiquant que sous le règne de George III (1760-1820), le prince Edward a épousé le 29 septembre 1791, Marguerite de Saint-Laurent, baronne de Fortisson et qu'ils ont eu un fils, né le 10 août 1792 et prénommé Robert.

Il m'a aussi fait remarquer qu'un des vitraux de la cathédrale anglicane était dédié à la mémoire de Robert Wood.

TRANSLATED BY A.D. ADDIE IN MAY 1996

The second of July one thousand seven hundred and ninety two by the undersigned Bishop of Capre assisted by messire Renaud priest of Beauport we baptised Edward Alphonse born the twentieth of June of a legitimate marriage of Minter Ignace Michel Louis Antoine DeSalaberry seigneur of Montmorency and Judge of the Peace and the mother Catherine of Gertel. The Godfather is His Royal Highness Prince Edward member of the most noble Order of the Garter and of the Order Most Illustrious of St Patrick, Colonel of the Royal Regiment of Fusiliers Commander of Quebec Etc. Etc, Etc, The Godmother Mrs Alphonse Therese Bernadine of Montgronet of St Laurent Baroness of Fortinsson. Who have signed with us.

SIGNATURES

Edward Prince of Great Britain
Montgronet D St Laurent
Fred Aug. Wattergrell - Capt. 11th Reg.
John Revey
Rev. Pret. Renaud - Rector of Beauport
John Hale
Wm. Henry Digby
Lt. Troy Purlien
Edouard Byng
Adelaide De Salaberry
Ch. De Salaberry
C.W.V. Thomas
G.B.I. DeSalaberry
+ Charles Francois Bishop of Capre

Prince Edward

Married
(29/9/1791)

Marguerite de
St Laurent Baronne
de Fortinsson

ROBERT (10/8/1792-13/8/1847)

Marriage Annuled by the King in 1793

Married
(29/5/1818)

Louise Victoria

ALEXANDRIA VICTORIA (1837-1903)
(Queen of England)

Traduction et tableau généalogique
selon monsieur Addie

9

ÉPILOGUE

Et voilà! Le récit que vous venez de lire est étonnant. Son fond historique est une réalité. Bien sûr, il aurait pu être enjolivé davantage mais non, aux dépens de la vérité.

Le lecteur comprend que le prince n'est pas aimé des politiciens de son temps. Ce fait explique mais ne justifie pas un si long exil de sa famille et de son milieu de vie, ses fréquents déplacements et ses traitements financiers différents de ceux de ses frères.

Il découvre aussi la fidélité, la persévérance et l'amitié sincère qui l'unissent à ses correspondants canadiens. Malgré les différences d'âge, de religion et de langue et aussi en dépit des difficultés innombrables, il réussit à rendre de très grands services à ses protégés. Étonnant! Très étonnant! C'est un peu comme si un député de l'opposition réussissait à obtenir de hautes fonctions pour des amis d'un autre pays. Que de patience, de diverses pressions, de recommencements, de bousculades a-t-il dû exercer?

Il constate en plus les divergences entre les archives britanniques et canadiennes. S'il s'intéresse un peu plus à ces divergences, il découvrira en lisant quelques volumes sur la reine

Victoria, fille du duc de Kent, qu'elle a été guidée et initiée au pouvoir par son oncle préféré Léopold de Belgique. Ce vieux renard l'a conduite au mariage avec le prince Albert. Il lui a surtout enseigné à solidifier son trône. Personne ne doit réclamer son rôle de chef de l'État et de l'Église d'Angleterre. Les documents possiblement compromettants doivent être détruits. Elle doit devenir l'unique héritière. Les autres, s'il y en a, doivent disparaître. Éliminer ou modifier quelques documents chez soi, c'est faisable, mais à l'étranger c'est plus difficile. On ne peut quand même pas ordonner, sans raisons justificatives, que tous ceux qui ont reçu du courrier, des faveurs, des souvenirs, des photos etc., doivent détruire toutes traces et en plus garder un silence complet. Il est probable d'ailleurs qu'à ce moment, on ignore à Londres l'existence même des documents de La Maison Des Gouverneurs, des nombreuses lettres conservées par les de Salaberry, des baux de location du 25 de la rue Saint-Louis et de la maison Montmorency.

Ces documents cependant deviennent des preuves indéniables. Et puisque le prince montre autant de persévérance à l'endroit de ses amis québécois, il y a tout lieu de croire à la véracité des écrits de Walter S. White.

De plus, le lecteur n'oublie ni la saga de la famille Wood, ni le cimetière St-Matthew's, à Québec. Il peut même aller vérifier sur place les différences entre les inscriptions anglaises et françaises. Il reste perplexe devant ce monument.

Bien sûr, il serait possible d'en rajouter, mais à quoi bon? Le but premier de cette histoire romancée était d'abord de faire le point sur les recherches déjà effectuées et d'inciter d'autres chercheurs à creuser davantage. Alors Bonne Chance!

* * *

Mais que vient faire ma grand-mère dans cette histoire? Je me souviens qu'elle racontait de façon très convaincante les origines de son propre grand-père qui aurait été le fils de vous savez qui. Mais comme il n'y a pas de preuve, admettons qu'il s'agisse d'une « histoire vraie » plus proche d'une légende.

BIBLIOGRAPHIE

ANDERSON, William James - « *The Life of F.M.H.R.H., Edward Duke Of Kent* » - Hunter roses and Co. - Ottawa et Toronto - 1870;

CHARLOT, Monica - « *Victoria - Le pouvoir partagé* » - Flammarion;

CLAVEL, Bernard - « *Histoire des Provinces de France* » - Fernand Nathan ;

COUILLARD, Abbé A. Després - « *Histoire de Sorel* » - Société Royale du Canada ;

DECAUX, Alain - « *Les grandes heures de Versailles* » - tome II Famot;

Dictionnaire Biographique du Canada - vol. VI, p.326, 570 et ss ;

LATOUCHE, - Dossiers Familiaux - Blackburn, Hudon, Miller, Hamel (non publiés);

Encyclopédie Canadiana-Grolier 1975 - vol. V, p. 398 et vol. XV, p. 356 ;

GILLEN, Mollic - « *The Prince and His Lady* » - Londres 1970; Histo'Art- Revue de la Société d'art et d'histoire de Beauport, mai 1994;

LACOURCIÈRE (Jacques) - « *Histoire du Québec* » - vol. 2, p. 22 ;

LAROQUE DE ROQUEBRUNE (Robert) - « *Les canadiens d'autrefois* » - 2 Vol.;

MONCERON, Claude - « *Les hommes de la liberté : la Révolution qui lève, 1785-1787* »

MULSTEIN, Anka - « *Victoria* » - Gallimard;

PALVADEAU, Christian – entraide en recherches généalogiques – Besançon ;

POTVIN, Damase – « *La dame française du duc de Kent* » – Garneau, 1948;

Revue CHÂTELAINE – numéros de novembre 1965 et de décembre 1970;

ROY Pierre Georges – « *Recherches Historiques* » vol.. XIX, pages 18 et ss.;

MGR TÊTU – Bulletin de Recherches Historiques, 1903, vol. 9, page 347;

VAUGEOIS, Denis – « *Québec 1792* » – Fides ;

WHITE, Walter S. – « *La Maison des gouverneurs* » – Sorel 1980 ;

WOOD, William - « *Canada History 1791/1841* » – Université Laval et de nombreux volumes pouvant être consultés au Pavillon Casault.
